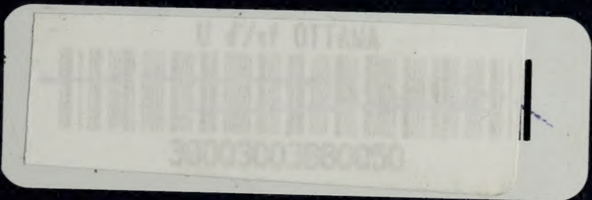
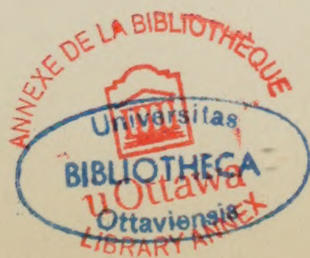


Jan 8 - 5


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
uOttawa
Ottaviensis
LIBRARY ANNEX

Le Gondolier de la Mort

Drame vénitien en trois actes

Représenté pour la première fois, à Paris, à la Société de Saint-Sulpice le 4 Février 1894.

A mes amis Pierre-Paul David d'Angers et Louis Perrussel dont le concours m'a été si précieux pour la première représentation,

Je dédie ce nouveau drame.

Ch. le R.-V.

Paris, ce 5 février 1894.

DU MÊME AUTEUR

PIÈCES SPÉCIALES POUR JEUNES GENS

YVONNIK

Drame en 3 actes, épisode de la chouannerie (*Troisième édition*).. 1 50

LE MARCHAND D'AUTOMATES

Opérette en 2 actes (*Deuxième édition*)...................... 1 fr.

Musique et accompagnement (*grand format*), avec couverture illustrée.. 2 »

QUAND LES CHATS SONT SORTIS

Opérette-bouffe en 1 acte (*Deuxième édition*)................ 1 »

Musique et accompagnement (*grand format*), avec couverture illustrée.. 2 »

LE SECRET D'HURLOUX

Drame maritime en 1 acte (*Troisième édition*)................ 1 »

LES PETITS JARDINIERS DE LA REINE

Comédie en 1 acte (*Troisième édition*)...................... 1 »

UNE BONNE FARCE

Comédie enfantine en 1 acte (*Troisième édition*)............ 1 »

LE LUTIN DU CLOCHER

Opérette-bouffe en 2 actes (*Quatrième édition*).............. 1 »

Musique et accompagnement (*grand format*), avec couverture illustrée.. 2 »

LES PANTOUFLES DE SAINTE-CÉCILE

Opérette en 2 actes (*Deuxième édition*)...................... 1 »

Musique et accompagnement, par Fontbonne (*grand format*), avec couverture illustrée........................ 2 »

SON EXCELLENCE

Vaudeville en 3 actes (*Quatrième édition*)................... 1 »

L'ARCHIDUC CASIMIR

Opérette-bouffe en 2 actes (*Cinquième édition*)............. 1 »

Musique et accompagnement (*grand format*) avec couverture illustrée.. 2 »

LE MOULIN DU CHAT-QUI-FUME

Opérette-bouffe en 1 acte (*Onzième édition*)................. 1

Musique et accompagnement (*grand format*), avec couverture illustrée.. 2 »

LA FOIRE DE SÉVILLE

Opérette-bouffe en 2 actes (*Septième édition*)............... 1 »

Musique et accompagnement (*grand format*), avec couverture illustrée.. 2 »

LES PIASTRES ROUGES

Drame espagnol en 3 actes, avec *fandango et musique* (*Treizième édition*).. 1 »

SCÈNES DRAMATIQUES

LES CERISIERS DU PARADIS

Conte de Noël, couv. illustrée en couleurs, in-8° broché (*Deuième édition*).. 1 »

LE GRAND COQUELICOT ET LE PETIT BOER

Conte du Transvaal, couv. illus. en couleurs, in-8°, broché (*Deuxième édition*).. 1 »

Ch. LE ROY-VILLARS

LE GONDOLIER DE LA MORT

DRAME VÉNITIEN EN TROIS ACTES

ONZIÈME ÉDITION



PARIS
J. BRICON ET A. LESOT, EDITEURS
10, RUE DE L'ÉPERON, 10
(PRÉCÉDEMMENT, 19, RUE DE TOURNON)

—

1909



PERSONNAGES

FIAMMETTO	. . . .	CH. LE ROY-VILLARS.
LE CAPITAINE SPÉRANZA (envoyé de Padoue)	. . . .	LOUIS PERRUSSEL.
ANDRÉA MORGHÈSE	patriciens.	P. P. DAVID D'ANGERS.
IEGO SPARADOZZI	patriciens.	GEORGES WAGUE
ZACCARIA LE SMYRNIOTE	. . .	L. VILAIN.
COCARONI (tavernier de San Cristoforo)	. . . .	C. CHAMBREY.
BAMBINO (son valet)	. . . . . .	G. BRÉHIER.
DEL NUOVA-CROCE	nobles vénitiens .	A. COLOMBIER.
SAN HIERONIMO	nobles vénitiens .	G. HOUBLOUP.
ASCANIO PARMEZZA	nobles vénitiens .	CONCORDEL.
CARLOTTO	gondoliers	G. PRUGNAT.
BATTISTA	gondoliers	G. CLOCHETTE.
REGINELLO	gondoliers	MEYER.

SBIRES, PATRICIENS, GONDOLIERS, MARCHANDS, GENS DU PEUPLE.

La Venise du Moyen Age.

La musique, avec accompagnement, de la **Saltarelle** et de la **Barcarolle**, même librairie : grand format. in-4, 2 fr.

N. B. — *L'Illustration de la couverture de cette partition reproduit les costumes et les principales scènes de la pièce, elle constitue par cela même un document précieux pour en régler la représentation.*

Le Gondolier de la Mort

DRAME VÉNITIEN EN TROIS ACTES

ACTE PREMIER

Le Campo San Mosé

Un coin de la place San Mosé, à Venise :

A gauche, au premier plan, formant saillie d'angle, une Madone dans sa niche grillagée, à laquelle on accède par quelques marches de pierre. Plus loin, un mur bas : au-dessus l'on aperçoit les grands arbres du jardin du palais Morghèse. Tout au fond, sous un vieux pont en arcade, qui débouche à gauche en escalier est censé couler le canal San Mosé.

A droite, et en pan coupé, la taverne de Cocaroni : au-dessus de la porte, faisant face au public, se balance une enseigne découpée dans le goût du moyen âge et portant ces mots en auréole autour d'une image de Saint, grossièrement enluminée : « A San Cristoforo ».

Devant la porte et descendant jusqu'au premier plan, sous une sorte de velum à rayures orange, soutenu par des poteaux, des tables de chêne chargées de brocs et de gobelets d'étain. — Assis sur des escabeaux, des gondoliers, pêcheurs, bateliers, en plein

air sont attablés, tous vêtus du traditionnel costume : calzoni (culottes) retroussés, espadrilles à lanières de couleur s'entrecroisant le long des jambes, chemise de laine blanche ou d'indienne à dessins multicolores, ceinture voyante, bonnet rouge ou bleu posé de travers sur les cheveux noirs emmêlés, cape de velours râpé ou filet de pêche jeté négligemment sur l'épaule, médailles d'argent au cou.

En face, le long des murailles, sur l'escalier de pierre du vieux pont, sur les degrés de la Madone, des groupes bariolés d'enfants et de gens du peuple, la face brunie, enguenillés de loques éclatantes, les uns appuyés nonchalamment, les autres accroupis, allongés, les bras croisés sous la tête, sommeillent à demi...

Des marchands, chargés de cruches d'argile, d'ustensiles de cuivre, d'éventaires variés, vont, viennent, criant leurs marchandises d'une voix languissante : Caramel ! Caramel ! — Ravioli ! Macaroni ! — Ostriche ! — Fritella ! Fritella !

Comme fond, le ciel d'Italie, lumineux et d'un bleu intense : Tableau pittoresque et baigné de soleil...

SCÈNE I

CARLOTTO, BATTISTA, REGINELLO, *et autres gondoliers attablés ; marchands, enfants, gens du peuple, puis* COCARONI.

LES BUVEURS, *frappant et appelant.*

Holà ! Holà !

COCARONI, *de l'intérieur.*

J'arrive, mes doux amis, j'arrive...

CARLOTTO, *criant plus fort.*

Holà ! Holà ! Entends-tu, tavernier du diable ?

COCARONI, *de l'intérieur.*

Oui, mon joli Carlotto, oui, oui, j'entends bien...

CARLOTTO

Et tu le prouves surtout!

BATTISTA

A boire, Cocaroni, à boire!

REGINELLO

A boire, Cocaroni! à boire vieux pidocchi!

COCARONI, *de l'intérieur.*

La paix! Battista de mon cœur! La paix! Reginello mon bien-aimé! La paix... ou je ne vous fais plus crédit!

BATTISTA

Argument sans réplique, mais dont tu abuses singulièrement, il me semble, maudit padrone!

CARLOTTO

Si mon escarcelle est vide, mauvais chrétien, s'ensuit-il que mon gobelet doive suivre un si piteux exemple?

BATTISTA, *criant.*

J'ai le gosier sec, Cocaroni, sec comme la nouvelle citerne de Torcello!

COCARONI, *de l'intérieur.*

Ça ne m'étonne pas, Battista, mon tendre ami: tu cries plus fort qu'une mule de Sicile! (*Tous éclatent de rire.*)

BATTISTA, *froissé.*

Per Bacco! je crois que le vieux drôle se rit de moi!

CARLOTTO, *se levant*

Or ça, Cocaroni, si tu ne viens à nous, je te préviens que nous prenons d'assaut ton osteria!

TOUS, *se levant.*

Bien dit, Carlotto! Sus à Cocaroni! (*Ils se lèvent*

tous en désordre et vont pour frapper à la porte: Celle-ci s'ouvre au large: Cocaroni, la mine épanouie, paraît sur le seuil, chargé de flacons.)

COCARONI, *les apaisant.*

Là! Là! Doucement, Carlotto, Battista, Reginello, mes jolis pigeons de Saint-Marc! Est-il raisonnable, croyez-vous, de faire un pareil tapage! (*Ils vont pour s'emparer des flacons, Cocaroni les fait asseoir.*) Chacun à sa place! Par San-Cristoforo mon patron! est-ce ainsi que l'on se prépare à fêter cette nuit le Carnaval? (*Apercevant les gondoliers attablés au fond.*) Diavolo! que de nouveaux visages!

CARLOTTO

Ce sont nos frères de Chioggia et du Lido réunis pour... pour fêter précisément le Carnaval! Allons! permets que l'on te débarrasse! (*Ils entourent de nouveau Cocaroni.*)

COCARONI

Chacun à sa place! Chacun à sa place j'ai dit! Sinon... (*Avec emphase.*) je rentre mon vin de Chypre!

CARLOTTO

Du vin de Chypre!

TOUS, *joyeusement.*

Du vin de Chypre!

COCARONI

Et du meilleur! De l'ambroisie, de l'ambroisie en flacons! Remarquez bien que je vous le donne à perte, affreux coquins, mes tendres compagnons! à perte, c'est le mot: (*Tendant son escarcelle.*) Trois carlins le fiasco!

TOUS, *se récriant.*

Trois carlins!

BATTISTA

Trois carlins? (*Lui jetant vivement une piécette dans son escarcelle.*) Tiens! En veux-tu un demi?

COCARONI

Trois carlins ! Comme je le dis ! Vas-tu encore jeter les hauts cris, Battista, graine de corsaire, mon meilleur ami ? Te figures-tu, par hasard, que j'ai volé à la Dogana ce pur sang de raisin pour te le faire boire ?

BATTISTA

Ne fais pas le modeste, Cocaroni, mon digne camarade, tu en es bien capable !

COCARONI, *vexé.*

Par San-Cristoforo, mon patron ! Si on peut dire ! Si on peut dire... Ai-je jamais volé personne ?

BATTISTA

A part tes clients — tu es trop honnête !

COCARONI, *se croisant les bras.*

Ai-je jamais détroussé les passants ?

CARLOTTO

Je t'en défie bien — tu es trop poltron !

COCARONI

Carlotto, mon joli Carlotto ! Je te retire ma confiance !

CARLOTTO

Tout ce que tu voudras (*étendant vivement les bras sur la table*)... excepté tes flacons !

COCARONI, *fâché.*

Et je ne te fais plus crédit...

CARLOTTO, *riant.*

Avant cette nuit ? — Tu l'as déjà dit, Cocaroni, mon joli Cocaroni...

COCARONI, *s'emportant.*

Ni cette nuit, ni demain...

BATTISTA, *riant.*

Tu serviras gratis pro Deo ? — Bravo, Cocaroni !

TOUS, *même jeu.*

Bravo, Cocaroni !

COCARONI, *s'emportant de plus en plus*

Je parle sérieusement...

REGINELLO

En Carnaval, c'est interdit !

TOUS, *riant.*

Interdit, Cocaroni, interdit !

COCARONI, *furieux, criant et frappant du poing sur la table.*

Diavolo ! Diavolo ! Vous tairez-vous ?... Suis-je le maître chez moi, oui ou non ?

CARLOTTO, *riant plus fort.*

Demande ceci à la signora Barberina, ta respectable épouse : elle te répondra, Cocaroni de mon cœur !

(*On entend à ce moment une voix aigre qui crie de l'intérieur* : Cocaroni ! Cocaroni !)

BATTISTA, *riant.*

Justement ! Voilà sa douce voix qui t'appelle...

LA VOIX, *en colère.*

Cocaroni ! Cocaroni ! Canard boiteux !

COCARONI, *se radoucissant soudain et d'une voix craintive qu'il cherche à rendre aimable.*

Oui, Barberina, ma tendre amie, oui, me voici...

LA VOIX, *même jeu.*

Bougerez-vous, poule d'eau manquée, voilà la polenta qui vient au feu !

TOUS, *éclatant de rire.*

Canard boiteux ! poule d'eau manquée ! Ah ! Ah ! Ah !

COCARONI, *piteusement.*

Canard boiteux...! poule d'eau manquée...! C'est égal, poule d'eau manquée me semble... — Ne faites pas attention, mes excellents amis, ne faites pas...

LA VOIX, *de plus en plus irritée.*

Je vous dis que la polenta brûle ! Ah ! ça, m'entendez-vous, vieux crabe des lagunes?

TOUS, *riant plus fort.*

Vieux crabe des lagunes ! Ah ! Ah ! Ah !

COCARONI

Vieux crabe..! Certainement, ma colombe, certainement... (*Il va pour s'en aller, puis revient.*) Elle a le parler un peu vif aujourd'hui, cette douce Barberina : il faut qu'on l'ait fort fâchée...

LA VOIX, *exaspérée.*

Tortue de mer ! Je descends vous chercher !

COCARONI

Ah ! Diavolo ! il ne manquerait plus que cela ! (*Effaré les bras en avant.*) J'y vais, ma tourterelle, j'y vais... (*Il disparaît en courant, poursuivi par les huées et les éclats de rire de tous.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS COCARONI

(*Même jeu de scène qu'au lever du rideau : Les marchands qui s'étaient peu à peu éloignés pendant le dialogue, recommencent à aller et venir, criant, offrant, vendant leurs marchandises, puis, insensiblement les voix s'éteignent, les groupes se dispersent...*)

CARLOTTO, *jetant les yeux autour de lui et baissant la voix.*

Ils se sont tous éloignés... Enfin nous voilà seuls... Nous allons pouvoir causer à notre aise... Rapprochez vos escabelles, compagnons...

(*Tous se rapprochent, accoudés.*)

BATTISTA, *même jeu.*

As-tu des nouvelles de Padoue? L'envoyé extraordinaire et secret du seigneur Francesco Carare est-il à Venise ?

CARLOTTO

Je l'ignore... Nul ne le sait...

REGINELLO

Per Diana ! c'est étrange !

BATTISTA

Étrange, en effet, Reginello ! L'ouverture du Carnaval a lieu cette nuit et n'est-ce pas l'instant choisi pour donner le signal de notre sainte insurrection ?

CARLOTTO

Cette nuit, en effet !... Rien cependant n'est désespéré. Nos chefs, les patriciens conjurés, doivent se réunir à la septième heure au palais Morghèse : L'envoyé de Padoue a donc encore le temps d'arriver ! Tous les compagnons sont-ils avertis ?

REGINELLO

J'ai fait passer le mot d'ordre « Venise et Padoue » à Gregorio le padrone des barques : Il répond de nos frères de Castello, de la Giudecca et du Caneggio...

BATTISTA

J'ai prévenu Lorenzino le pêcheur de corail : Tous nos frères de la Grazia et de San-Servolo seront cette nuit à la Piazza, résolus et armés...

CARLOTTO

J'ai vu moi-même Giuseppe Aracœli et Teobaldo son frère : Les bateliers de la riva dei Schiavonni ont promis de se joindre à nous et, devant la Santa Maria Formosa, juré : Mort au Conseil des Dix !

REGINELLO

Mort surtout à leur chef infâme, mort au Sparadozzi !

BATTISTA, *après avoir regardé autour de lui.*

Avez-vous entendu — ce matin même — crier par les hérauts, sur la Piazzetta, le nouvel édit qu'il vient de signer : « Interdiction est faite — sous peine de mort — aux gondoliers, pêcheurs, bateliers de la Sérénissime République, de mener leurs barques ou de jeter leurs filets dans le canal Orfano ! » (*Le capitaine Spéranza, enveloppé d'un manteau noir, descend en scène.*) Pourquoi cette mesure arbitraire ?...

CARLOTTO

Silence ! quelqu'un !...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CAPITAINE SPÉRANZA, PUIS COCARONI

SPÉRANZA, *s'attablant à l'écart.*

Holà, tavernier !

COCARONI, *paraissant sur le seuil, tout rouge, la main appuyée sur la joue.*

A l'instant, illustrissime ! à l'instant ! à l'instant ! (*Descendant et fronçant le sourcil.*) Quel est ce nouveau venu ? Depuis ce matin je ne vois poindre que faces nouvelles...

CARLOTTO, *riant.*

Ce pauvre cher Cocaroni ! Quelle belle coltellata il ient de recevoir !

COCARONI, *à Spéranza.*

Du Syracuse ? J'ai compris, illustrissime...

BATTISTA, *riant.*

La signora Barberina aurait-elle le mauvais goût de ne pas entendre raillerie sur le chapitre de l'obéissance, Cocaroni ?

(*Cocaroni lui jette un regard furieux et rentre.*)

CARLOTTO, *criant.*

Sa blanche main est-elle aussi pesante que sa voix est douce, Cocaroni ?

BATTISTA, *même jeu.*

Manie-t-elle aussi bien le balai de maïs que la langue, Cocaroni ?

(*Tous éclatent de rire. Reparaît Cocaroni apportant un flacon et un gobelet qu'il va déposer devant Spéranza.*)

COCARONI

Voilà, illustrissime signor, voilà...

CARLOTTO, *narquois.*

Corpo di Bacco ! Je ne suis pas riche, Cocaroni : mais je donnerais volontiers un demi-tari pour assister aux explications conjugales de cette douce Barberina et voir flamber son œil noir... qui louche !

COCARONI

Et moi, Carlotto, je donnerais de bon cœur le tari entier pour t'y voir (*avec un gros soupir*)... à ma place !

REGINELLO, *riant.*

Ah ! Povero Cocaroni !

BATTISTA

Mais aussi, ne demandais-tu pas tout à l'heure si tu étais le maître chez toi, oui ou non ?... Par le sang de Diane ! te voilà édifié !

TOUS, *éclatant de rire.*

Ah ! Povero Cocaroni ! Ah ! Povero ! Ah ! Povero !

SPÉRANZA

Holà, tavernier !

COCARONI, *se précipitant.*

Illustrissime signor !

SPÉRANZA, *se levant et descendant au milieu.*

C'est bien ici le campo San Mosé ?

COCARONI, *obséquieux.*

L'illustrissime signor l'a dit!

SPÉRANZA, *désignant la taverne.*

Tu es sans doute le padrone de cette osteria?

COCARONI, *s'inclinant.*

L'illustrissime signor l'a encore dit!

SPÉRANZA

Tu te nommes Cocaroni?

COCARONI, *même jeu.*

Pour servir l'illustrissime signor...

SPÉRANZA, *tirant de sa poche des tablettes et les consultant, sans écouter Cocaroni qui le suit, l'échine ployée.*

Le campo San Mosé... c'est exact... à droite une madone grillagée... le traghetto... un rideau de lataniers et de sycomores...

COCARONI, *désignant les arbres du jardin.*

De lataniers et de sycomores... les voilà...

SPÉRANZA, *se parlant toujours à lui-même.*

En face, la taverne de San Cristoforo...

COCARONI, *désignant la taverne.*

De San Cristoforo.. la voici...

SPÉRANZA, *lisant toujours.*

San Cristoforo... L'hôtelier, un certain... Cocaroni...

COCARONI, *saluant.*

Cocaroni! L'illustrissime signor est bien renseigné...

SPÉRANZA, *continuant.*

Cocaroni... un gaillard...

COCARONI, *se rengorgeant.*

Un gaillard! C'est bien cela... c'est bien...

SPÉRANZA, *achevant.*

Aussi sot que poltron...

COCARONI, *répétant machinalement.*

Aussi sot... tout à fait cela... que poltron... que pol... (*Brusquement.*) Ah ! Mais non ! Ce n'est plus cela du tout ! Il y a erreur... (*Haussant la voix.*) l'illustrissime signor est mal...

SPÉRANZA, *se retournant tout d'une pièce.*

On a parlé ?... qui donc ? Tu dis, drôle...?

COCARONI, *sursautant.*

Je dis... je dis... (*très vite et s'inclinant*), je dis que l'illustrissime signor est bien renseigné !... (*Un silence*). Je ferai cependant remarquer à l'illustrissime signor que... que... (*Spéranza frappe du pied avec impatience. Cocaroni effaré changeant vivement de conversation*) : l'illustrissime signor est sans doute étranger à Venise ?

SPÉRANZA, *sèchement.*

L'illustrissime signor n'aime pas les questions !

COCARONI, *à part.*

Diavolo ! On ne le dirait guère ! Il s'en est vraiment privé tout à l'heure ! — Bravache, va !

SPÉRANZA, *lui jetant une pièce d'or.*

Tiens, prends ceci... Je reviendrai bientôt... En attendant, fais-moi indiquer sur-le-champ le palais Morghèse...

(*Les buveurs font un mouvement et se regardent entre eux.*)

CARLOTTO, *à mi-voix aux gondoliers*

Le palais Morghèse !... Serait-ce l'envoyé de Padoue ?

COCARONI, *désignant du geste.*

L'illustrissime signor a devant lui la terrasse du palais Morghèse... L'entrée principale du palais

donne sur le Grand Canal... là, en tournant à gauche... (*Aimablement.*)... Si l'illustrissime signor le permet, je vais avoir moi-même l'honneur d'y mener l'illustrissime signor...

SPÉRANZA

C'est inutile ! Reste à tes cruches et à ta polenta ! Ton valet me suffira.

COCARONI, *à part, vexé.*

A mes cruches et à ma polenta ! (*Haut, saluant.*) Comme l'illustrissime signor voudra...
(*Appelant.*) Bambino ! Bambino ! Holà ! Bambino !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BAMBINO

Celui-ci, tout-petit, accourt mordant à belles dents une grosse orange

BAMBINO, *accourant.*

Oui, padrone !

COCARONI, *lui tirant l'oreille.*

Ah ! Vermisseau ! Je t'y prends ! Gageons que tu as encore dérobé ceci au jardinet de la signora Barberina ?

BAMBINO, *se pressant, la bouche pleine.*

Non, padrone !

COCARONI, *le lâchant.*

Tu vois bien cet illustrissime signor ?... Tu vas lui servir de cicerone jusqu'au palais Morghèse !

BAMBINO

Oui, padrone ! (*Il va pour sortir.*)

COCARONI, *le rappelant.*

Tu ne te tromperas pas au moins et tu ne mèneras pas l'illustrissime signor au palais Sparadozzi ?

BAMBINO

Non, padrone ! (*Fausse sortie.*)

CACARONI, *même jeu.*

Tu auras bien soin de faire descendre l'illustrissime signor à l'angle du Grand Canal ?

BAMBINO

Oui, padrone ! (*Fausse sortie.*)

COCARONI, *même jeu.*

Mais tu ne resteras pas à jouer à la morra, comme tu en as coutume, au bas de l'escalier de la Zuecca?

BAMBINO

Non, padrone ! (*Fausse sortie.*)

COCARONI, *même jeu.*

Et tu seras respectueux envers l'illustrissime signor?

BAMBINO

Oui, padrone ! (*Fausse sortie.*)

COCARONI, *le rappelant toujours.*

Et tu ne lui feras pas de sottes questions au moins, entends-tu, cherubino ?

BAMBINO

Non, padrone !

SPÉRANZA, *frappant du pied avec impatience.*

Santa-Croce ! As-tu bientôt terminé tes recommandations, crécelle d'enfer ?

COCARONI, *effaré.*

Bambino ! Anguille de vase ! Tu es encore là ? Veux-tu bien te sauver ! N'es-tu pas honteux de retarder ainsi cet illustrissime signor ! (*Bambino ouvre la bouche pour protester.*) Veux-tu bien, mais veux-tu bien te sauver, mauvais ragazzo !

BAMBINO

Oui, padrone !

(*Précédé de Spéranza, il disparaît en courant, bousculant Zaccaria qui entre.*)

SCÈNE V

ZACCARIA, COCARONI, CARLOTTO, BATTISTA, REGINELLO, GONDOLIERS.

ZACCARIA, *une corbeille de fruits et de légumes sur la tête.*

Olives de Florence ! Goyaves fraîches !... Citrouilles d'eau !... Oranges de Syra ! Raisins de Corinthe !... — Un grani la tranche de pastèque !

COCARONI, *sursautant.*

Diavolo ! Cette voix...! Où donc ai-je entendu cette voix... ?

CARLOTTO

Holà ! le marchand de pastèques !

ZACCARIA

Voilà ! signor gondolier ! voilà ! (*Étalant le contenu de sa corbeille.*) Des mangues vertes, des dattes sucrées, de beaux citrons dorés de Corfou...

COCARONI, *à part, face au public.*

Encore une face nouvelle ! Décidément je ne vois que cela aujourd'hui !... Par San Cristoforo, mon patron ! Si je ne savais ma taverne aussi bien fréquentée que la basilique de Saint-Marc elle-même, je dirais qu'il se trame à Venise quelque chose qui n'est point naturel...

ZACCARIA, *reprenant sa corbeille.*

Olives de Florence ! Goyaves fraîches ! (*Criant dans l'oreille de Cocaroni.*) Citrouilles d'eau !

COCARONI, *sursautant, à part.*

Citrouille d'eau ! On dirait qu'il dit cela pour moi *(Haut, et prenant une pose d'importance.)* Hé, l'ami ! Comment t'appelle-t-on?

ZACCARIA, *l'imitant.*

On m'appelle, l'ami, Zaccaria le Smyrniote...

COCARONI, *avec une moue, le toisant.*

Zaccaria le Smyrniote ? Depuis bientôt vingt ans que je connais tous les crieurs d'ostriche et de beignets chauds, tous les marchands de pâtes frites et de tartes au miel, trafiquant de San Mosè à la Piazza, je n'ai jamais rencontré ton laid visage !

ZACCARIA, *marchant sur lui.*

Ton laid visage?... Corpo di Bacco! Te ferais-je sans m'en douter, tavernier candide, l'office d'un miroir de Murano ?

COCARONI, *reculant.*

Non pas... non pas... permettez... je n'ai... j'ai... j'ai voulu dire... *(Fixant Zaccaria, puis s'arrêtant net, saisi.)* Diavolo! quelle ressemblance !

ZACCARIA

Que marmottes-tu là, drôle?

COCARONI

Je dis, honnête marchand de goyaves, que votre froncement de sourcils là, tout de suite, m'a rappelé brusquement un mien cousin...— J'en tremble encore ! — un mien cousin... Ah ! San Cristo ! Si je ne le savais... (*Il s'arrête et le regarde de nouveau fixement...*)

ZACCARIA, *narquois.*

Si tu ne le savais... Achève donc?

COCARONI

Si je ne le savais trépassé, il y aura vingt ans à la prochaine Nativité, je jurerais, qu'à moins d'être le diable, on ne lui peut mieux ressembler...

ZACCARIA, *même jeu.*

Un tien cousin ?

COCARONI

Que Dieu ait son âme ! — ce dont je doute, car, entre nous, c'était un effroyable coquin...

CARLOTTO, *riant.*

Per Diana ! Je ne te savais pas si bien apparenté, mon vertueux Cocaroni !

COCARONI, *regardant avec inquiétude du côté de la taverne et baissant la voix.*

Paix donc ! — Par alliance !... Quand je dis un mien cousin, mon joli Carlotto, je veux dire celui de cette douce Barberina... (*Se retournant encore.*) Diavolo !... si elle nous entendait !

ZACCARIA, *ironique.*

Et peut-on savoir le nom de ce... de cet effroyable coquin ?

COCARONI

Son nom ? (*Se retournant brusquement vers les gondoliers.*) Au fait, vous l'avez tous connu plus ou moins, vous autres : Micaëlo...

TOUS

Micaëlo le bravo ?

COCARONI

Justement ! Micaëlo le bravo, comme on l'appelait...

ZACCARIA, *riant toujours.*

Micaëlo le bravo ?... Attendez donc ! Je l'ai peut-être connu, moi aussi :

Un grand diable cuivré par le soleil, le nez au vent, les cheveux aussi ; une loque rouge pour bonnet, des calzoni troués, une moitié traînante de manteau, point du tout de chemise ; d'une main brûlant, à l'aube, une cire à la Madone, de l'autre frappant, à la brune, l'inconnu désigné ; aussi friand de farniente que de vin de Chypre, dînant de trois figues et soupant d'une

orange ; le rire aux lèvres, le stylet aux dents, égayant de lazzis la victime qu'il égorge, peu de scrupules et beaucoup de médailles, insouciant, superstitieux, effronté, menteur, paresseux, apte à rien et bon à tout : le vrai bravo de Venise enfin !

CARLOTTO

Sur mon salut ! Zaccaria le Smyrniote ! Vous seriez Micaëlo en chair et en os que vous ne le pourriez mieux ressusciter, qu'en pensez-vous, compagnons ? Le personnage est-il assez frappant ?

BATTISTA

Comme un portrait du divin Fragazzio !

CARLOTTO

Micaëlo, le roi des bravi ? Si je me le rappelle ! C'était un joyeux fripon !

REGINELLO

Un hardi scélérat !

BATTISTA

Un affreux bandit !

COCARONI, *piteusement.*

Le fait est qu'il n'a jamais fait honneur à la famille !

ZACCARIA

Amen ! — (*Éclatant de rire.*) Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Povero Micaëlo ! Que n'es-tu là pour applaudir cette belle oraison funèbre !

COCARONI, *le regardant.*

Par San Cristoforo, mon patron ! Je n'eus jamais pensé qu'il y eût là tant matière à s'esbaudir ! (*Zaccaria le fixe et rit plus fort... Cocaroni saisi.*) Diavolo ! Ne me regardez donc pas ainsi, le Smyrniote ! (*Soufflant, puis s'épongeant.*) Il m'a encore semblé voir luire la prunelle fauve de mon peu glorieux cousin...

ZACCARIA, *riant toujours.*

Ah ! Povero ! Povero Micaëlo ! — Au fait, comment a-t-il fini ?

COCARONI, *sentencieux.*

Comme il devait finir : Mal ! (*Secouant la tête.*) C'est une histoire pitoyable, excellent Zaccaria, une histoire pitoyable, maigre vagabond, mon digne ami : Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du Doge de Venise, Marino Faliero ? Vous savez qu'outragé dans son honneur par un jeune patricien du nom de Stenio, et ne pouvant obtenir à son gré le châtiment de l'insulteur, tout entier à son courroux, il oublia sa dignité de chef suprême de notre sérénissime République, jusqu'à se laisser entraîner à la tête d'une conspiration populaire...

ZACCARIA, *s'asseyant sur les marches de la madone.*

Je sais cela... La conspiration fut découverte et ..

COCARONI, *baissant la voix.*

Comme le très vénérable et très redoutable Conseil des Dix n'entend point bagatelles...

ZACCARIA

Quelques heures après, en son palais Ducal, le Doge parjure fut arrêté, jugé et..... décapité !

COCARONI

Or, précisément à cette époque, il n'était bruit dans Venise que de la querelle sanglante et héréditaire existant entre deux des plus anciennes familles inscrites au Livre d'or : les Morghèse et les Sparadozzi... Iégo Sparadozzi, de caractère sombre et vindicatif, aussi haï du peuple que le Morghèse en était adoré, se trouva, de par ses alliances avec Faliero, suspecté d'avoir trempé dans le complot...

CARLOTTO, *s'approchant.*

Son arrestation fut même [illegible]ement discutée : Était il, en réalité, coupable ?

COCARONI, *sentencieux.*

Il était suspecté ! Point n'est besoin d'être coupable quand on est suspecté ! — Il fut donc condamn- à l'exil et ses biens confisqués au profit de la sérénisé

sime République. Le Morghèse, son ennemi, noble autant que loyal, réputé brave entre les braves, en sa qualité de membre du Grand Conseil était au nombre des juges. Le Sparadozzi, aveuglé par sa passion, le rendit responsable et de la mort de Faliero et du décret de bannissement qui le frappait lui-même : « Sur la tête sanglante de mon auguste allié, s'écria-t-il en plein Conseil, moi, Iégo Sparadozzi, je jure de tirer de toi, Andréa Morghèse, une vengeance éclatante ! Dans vingt ans nous nous retrouverons : je fais le serment de te faire alors endurer, en une minute, toutes les angoisses qui peuvent étreindre le cœur d'un homme : Dussé-je à cette œuvre de haine user ma vie entière et risquer mon éternité ! »

CARLOTTO

Maria Santa ! Put-il bien prononcer ces paroles sacrilèges !

REGINELLO, *se levant — appuyé à la table.*

Andréa Morghèse et le Sparadozzi n'avaient-ils pas tous deux un fils ?

COCARONI

Tous deux un fils, Reginello ! Deux mignons chérubins, jolis et blonds comme le bambino aux boucles d'or et aux joues de cire rose de la Madona della Salute...

BATTISTA, *se balançant sur son escabeau.*

Il a passé de l'eau dans le canal San Mosé depuis, Cocaroni ! A cette époque, tu n'étais pas encore l'heureux époux de la signora Barberina !

CARLOTTO

Ni le padrone de la taverne de San Cristoforo, ton glorieux patron !

COCARONI

Las ! non ! Les bons moines de Montréal m'employaient alors à diverses besognes, ce qui me permettait d'approcher de près les palais des patriciens :

Or, voilà donc ce que j'appris... (*La plupart des gondoliers se sont levés et entourent Cocaroni.*)

ZACCARIA, *se rapprochant aussi.*

Mais que vient faire en ceci, le povero Micaëlo, ce lamentable coquin qui m'intéresse tant ?

COCARONI

Laissez donc, le Smyrniote ! Nous y arrivons : La sentence fut rendue le soir... Le Sparadozzi devait s'embarquer le lendemain à l'aurore pour Candie : dans la nuit, il fit appeler secrètement chez lui Micaëlo, mon triste cousin... Quelles menaces ou quelles promesses lui fit-il ? que se passa-t-il entre eux ? Ceci je l'ignore ! Une heure après, par l'escalier dérobé donnant à la porte d'eau du palais, un homme, portant dans son manteau un enfant endormi, rentrait dans la salle basse où le Sparadozzi, livide, attendait... L'homme, c'était Micaëlo le bravo, l'enfant, c'était le fils d'Andréa Morghèse !

ZACCARIA

Je comprends !... Le Sparadozzi, pour satisfaire sa vengeance, faisait enlever le fils de son ennemi...

BATTISTA

J'étais bien jeune à cette époque, mais Domenico Strazzi, mon padrone de barque, m'a maintes fois raconté ce mystérieux événement !

CARLOTTO

Je me souviens de cela, moi, comme si c'était hier ! — Puis, au matin, à peine la galère d'exil emportant Iégo Sparadozzi faisait-elle voile vers la pleine mer, qu'une immense gerbe de flammes éclaira soudain les abords du grand canal : Le palais Sparadozzi flambait ! En un clin d'œil l'alarme fut donnée... J'habitais alors au campiello de Santa Eléna : je fus des premiers accourus... Ah ! compagnons, quel spectacle : des tourbillons sans fin d'épaisse fumée s'enfuyaient vers le ciel, tout à l'heure sombre, maintenant pourpre ; des

myriades d'étincelles crépitaient, telles des fusées d'étoiles ; les verrières à ogives délicates des balcons éclataient, cependant que les poutres énormes, se détachant de la toiture en feu, s'écroulaient avec un bruit terrible dans l'eau noire où couraient maintenant des reflets rouges...

COCARONI

Et quand vers le soir, à travers les murailles ruinées, les pierres disjointes et les barreaux tordus, on put enfin pénétrer dans la salle basse du palais incendié, près d'un berceau vide, on trouva une mare de sang...

ZACCARIA, *après un temps.*

Mais, Micaëlo... ?

COCARONI

Depuis ce jour Micaëlo n'a plus reparu : chacun disait alors que le Sparadozzi, après s'être défait et de son innocente victime et d'un complice gênant, avait lui-même allumé le brasier pour faire disparaître jusqu'aux traces de son crime...

CARLOTTO

Au milieu de ces sinistres événements, son fils à lui-même, au Sparadozzi, le petit Angiolino, que devint-il ?

COCARONI

Le Sparadozzi, toujours par l'entremise de Micaëlo, l'avait fait confier, au vieux Luigi-Maria, un ancien serviteur de sa famille, établi batelier sur les bords de la Brenta, à Padoue. Celui-ci mourut assez brusquement quelques années plus tard... Nul ne sait alors exactement ce que devint l'enfant du proscrit : Des uns affirment cependant que le gouverneur de Padoue en prit soin et le fit élever à sa cour...

ZACCARIA

Et les deux héros de cette sombre histoire : Andréa Morghèse et Iégo Sparadozzi ?

BATTISTA

Quand Andréa Morghèse apprit l'effroyable malheur qui le frappait, une fièvre terrible s'empara de lui : après avoir craint pour sa vie, on trembla pour sa raison ! Il triompha cependant de la mort et de la folie, mais sa taille si fière s'affaissa, la flamme de son regard s'éteignit, sa chevelure d'ébène s'argenta et du brillant Morghèse — comme on l'appelait alors — il ne resta plus qu'un fantôme livide aux orbites creusées, à la voix sans timbre, à l'œil sans rayon...

CARLOTTO, *baissant la voix.*

Justement... n'est-ce pas lui, compagnons, qui s'avance, là-bas, suivi de son page, au fond du campo ?

COCARONI, *s'avançant.*

C'est lui ! Il revient sans doute de la chapelle San Mosé où il va chaque jour se prosterner, priant et pleurant... Baissons la voix...

A ce moment, Andréa Morghèse, ses longs cheveux blancs flottant sur les épaules, sous un chaperon de velours, la tête penchée, pâle et vêtu de violet sombre relevé de vair, un collier d'ordre au cou, traverse lentement le vieux pont, escorté de son page en pourpoint armorié à ses couleurs. — Tous s'écartent en silence et se découvrent respectueusement. Zaccaria fait un mouvement comme pour s'approcher... Le Morghèse tourne et disparaît...

COCARONI

Il rentre au palais... Absorbé dans sa pensée, il ne nous a seulement pas aperçus...

ZACCARIA

Quel majestueux vieillard !... (*Après un temps.*) Le Sparadozzi ?

COCARONI

Ah ! c'est ici qu'il faut admirer les hasards de la politique ! L'exil du Sparadozzi à Candie touchait à sa

fin quand les Candiotes indomptés se soulevèrent et prirent les armes contre la Sérénissime République, Le Sparadozzi, fourbe et adroit, découvrit leurs plans: dénonça leurs chefs, en un mot sut si bien tirer avantage de cette révolte — qu'entre nous il avait peut-être fomentée — si bien se prévaloir de son intervention, que le Sénat abusé le rappela à Venise. Il était parti criminel, il rentra triomphant ! D'intrigues en intrigues, il arriva à capter la confiance du Grand Conseil, en même temps que grandissait contre lui la haine du peuple et des patriciens, et aujourd'hui ne le voilà-t-il pas à la tête du Tribunal des Dix, l'homme le plus redoutable de Venise, celui devant qui tout s'incline, que chacun vénère tout haut et maudit tout bas, l'homme.

(*Le Sparadozzi, qui est entré depuis quelques instants et écoutait, s'approche lentement de Cocaroni.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, IÉGO SPARADOZZI

SPARADOZZI, *avec éclat.*

L'homme qui vous écraserait tous sous son talon puissant, s'il n'avait à châtier d'autres rebelles que des taverniers bavards et des meneurs de barques fanfarons et pusillanimes...

(*S'avançant brusquement.*) L'homme enfin que voici !

COCARONI, *suffoqué.*

Diavolo ! Le Sparadozzi !

TOUS, *reculant.*

Le Sparadozzi !

(*Un silence... Tous se regardent... Zaccaria, sa corbeille sur la tête, sans affectation s'est éloigné...*)

SPARADOZZI, *affectant une bonhomie railleuse.*

Or ça ! Hôtelier, que je n'interrompe pas le beau panégyrique que tu faisais de moi à ces drôles... Continue !

COCARONI, *tremblant.*

Monseigneur...

SPARADOZZI

Relève donc la tête et ne tremble pas ainsi... Sais-tu que tu tombes à merveille ? Je suis assez disposé à la clémence... si toutefois tu veux acheter ton pardon par un renseignement, un simple renseignement en passant...

COCARONI

Je suis aux ordres... (*Se prosternant vivement*) et aux genoux de Monseigneur !

SPARADOZZI

N'as-tu point remarqué, errant aux alentours du traghetto, certain cavalier à tournure de gentilhomme...

COCARONI, *humblement.*

Je ne m'y connais pas, Monseigneur !

SPARADOZZI

Vêtu de couleur sombre, drapé d'un manteau noir, une toque emplumée rabattue sur les yeux, la mine hautaine...

COCARONI, *répétant.*

Manteau noir... toque emplumée... mine hautaine... (*Avec un cri.*) Ah ! oui ! oui ! Monseigneur ! Certainement... je me souviens parfaitement à présent, certain gentilhomme, à mine hautaine, comme vous le dites... n'aimant pas les questions ?...

SPARADOZZI

Après ?...

COCARONI

Après... après... (*A part.*) Après quoi... ? (*Haut.*)

Oui, Monseigneur, après... Eh bien ! après, il m'a commandé un flacon de Syracuse qu'il n'a point touché, il a consulté des tablettes, là, comme vous, Monseigneur, en ce moment, il a examiné le campo, m'a donné un ducat, et, disant qu'il reviendrait bientôt, s'est fait conduire au palais Morghèse...

SPARADOZZI, *descendant à gauche et se parlant à lui-même.*

Au palais Morghèse ?... C'est bien l'envoyé de Carare ! Fiammetto n'aura point inutilement promené ses chausses à Padoue : ses renseignements sont exacts...

Ah ! Messeigneurs de Venise, ma tyrannie vous pèse, c'est ainsi que, non contents de conspirer entre vous, vous vous alliez au noble seigneur de Padoue, à Francesco Carare lui-même ? Par le sang du Christ ! je tiens la partie contre vous et malheur à qui la perdra: Vos têtes en seront l'enjeu !

(*Relisant ses tablettes*) : « L'envoyé secret arrivera ce jour à Venise... Il se rendra au campo San Mosé... J'ignore son nom... » (*A lui-même.*) Qu'importe son nom ! Je ne me trompais pas... C'est bien ce jeune et fier inconnu, drapé dans un manteau noir, rencontré tout à l'heure, à son débarquement au Rialto... (*Continuant sa lecture.*) « ...Les gondoliers et les patrons de barque doivent se joindre aux patriciens... La conjuration est imminente... Les chefs se réunissent à la septième heure au palais Morghèse... » — Au palais Morghèse ? Vrai Dieu ! Ils ne pouvaient mieux choisir... Réjouis-toi, Iégo Sparadozzi, tu traqueras le vieux lion dans sa tanière !... Au palais Morghèse? (*Avec un rire mauvais.*) J'entends que vous y entriez tous librement, Messeigneurs, mais non pas que vous en sortiez de même : Mes sbires empliront le jardin à la nuit et dans l'ombre de chaque bosquet luira une épée nue !

(*A part, se rapprochant.*) Mais ce Fiammetto ? Ce Fiammetto qui n'est pas encore de retour ?. . .

(*Haut, touchant l'épaule de Cocaroni.*) Tes rensei-

gnements me suffisent, tavernier.., Je vaux mieux que ma réputation et je daigne oublier tes propos... Du reste, je te l'ai dit, je suis dans mes jours de clémence... Allons ! relève-toi...

COCARONI, *toujours prosterné, — avec effusion.*

Monseigneur ! Ah ! Monseigneur !... que de bontés !...

SPARADOZZI

Retourne à ton commerce et trafique de ton mieux tout ce jour et toute cette nuit : (*D'une voix sifflante.*) Demain, ta taverne sera rasée !

(*Il sort à gauche, Zaccaria reparaît aussitôt à droite.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS SPARADOZZI

(*Cocaroni est resté un genou en terre, la bouche grande ouverte, les bras en avant, ahuri... Tous se regardent en silence.*)

COCARONI, *se relevant.*

Et voilà ce qu'il appelle généreusement sa clémence !... sa clémence !... (*Jetant son bonnet avec rage dans la direction du Sparadozzi et montrant le poing.*) Oh ! tyran! Oh ! despote ! Oh... (*S'arrachant les cheveux avec désespoir et gémissant.*) Ah ! Diavolo ! Et Barberina ?... Barberina ?... Comment la préparer ?... que va-t-elle dire ? (*S'élançant comme un fou dans la taverne, bousculant tout.*) Las ! Du courage, Barberina, ma tendre amie ! Du courage ? Du cou... (*Il disparaît, les gondoliers se rapprochent.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS COCARONI

BATTISTA, *relevant la tête, après un temps.*

L'avez-vous entendu, compagnons?

REGINELLO, *répétant.*

Des meneurs de barques fanfarons et pusillanimes!

CARLOTTO, *pâle de colère.*

Tais-toi, mon sang bout !

BATTISTA

Le misérable! Nous a-t-il assez froidement insultés!

CARLOTTO, *brandissant son stylet et serrant les dents.*

Ah ! Sparadozzi ! Sparadozzi ! Par les os de mon père! Dussé-je périr, je ne veux pas que ce stylet ait, cette nuit, d'autre gaine que ton cœur de damné!

BATTISTA, *effrayé.*

Plus bas donc, Carlotto!... Maria Santa! si on nous entendait! Oublies-tu donc que nous sommes à Venise, la ville aux cent yeux et aux cent bouches, la ville des délations, des complots et des trahisons? où la moindre parole imprudente trouve son écho, où les langues doivent se taire et les poignards seuls agir!

CARLOTTO

Eh ! qui veux-tu donc qui nous écoute ici!...

BATTISTA

Le sais-je! Un sbire, un espion... (*Remontant un peu, puis se rapprochant, baissant la voix.*) Peut-être le Gondolier de la Mort !

TOUS, *reculant d'un mouvement d'effroi.*

Le Gondolier de la Mort !

(*Un long silence, ils regardent autour d'eux avec épouvante...*)

ZACCARIA, *se rapprochant.*

Pourquoi cette terreur soudaine et ces fronts assombris ? Expliquez-vous... Je ne comprends plus...

CARLOTTO

C'est juste ! vous arrivez de Smyrne, la ville des roses, vous n'avez pas encore appris à redouter celui que les plus fiers comme les plus humbles, les plus nobles comme les plus braves, ne nomment ici sans trembler ! Écoutez :

Nicolazio le Dalmate, l'époux de ma sœur Magdalena, sur le môle, certain soir en famille, parla légèrement du Tribunal des Dix : à l'aurore suivante Nicolazio ne reparut pas...

Le cavalier Marco Giordelmonte, le dernier des Giordelmonte, prétendit, à un souper d'amis, que le Conseil des Dix n'était qu'un épouvantail : la nuit même il disparut...

Luciano Agripani, Felice Nataziello, jusqu'à ce doux Stello del Prazzi, ce blond enfant qui riait de tout et eut le tort de plaisanter le Conseil des Dix, le comte de Corpo-Santo, le chevalier d'Altila et pour ne parler que des nôtres : Brabatio, Ragliani, Silviano, tous disparurent ainsi...

ZACCARIA

Mais quelles traces, quels indices ?

BATTISTA

Rien ! A l'écusson du lit, au pilier de la salle, à la porte du palais, au poteau de la barque, cloué par une dague de fer, un simple parchemin portant ces mots tracés en rouge : Le Gondolier de la Mort !

CARLOTTO

Après cela, ne vous étonnez plus si le pêcheur dans sa tartane, au point le plus ensoleillé de la lagune, aussi bien que le patricien dans son palais, en son réduit le plus obscur, ne peuvent fermer les yeux sans se dire : A cette heure où je vogue, où je repose, où je parle, à cette heure même, derrière ma voile

blanche ou rouge, sous mes courtines de soie de Damas ou de brocart de Vérone, quelqu'un peut-être est là, près de moi, qui se tait, regarde et écoute...

Et cet être mystérieux, insaisissable et terrible que personne ne connaît — et qui nous connaît tous ! — quel est-il ? L'espion secret du Conseil des Dix, l'exécuteur des sentences, l'âme damnée du Sparadozzi : le Gondolier de la Mort !

(*On entend aussitôt — dominant au loin le murmure joyeux de la foule — des éclats de rire mêlés à des accords de mandoline*).

ZACCARIA

Qu'est-ce ceci ?

CARLOTTO, *regardant*.

Ah ! c'est ce jeune fou de Fiammetto !

ZACCARIA

Fiammetto ?

CARLOTTO

Eh ! oui, Fiammetto ! Le seul personnage qui balance en ce moment à Venise la popularité du Gondolier de la Mort ! — Fiammetto ? un être qui n'est au juste ni prince, ni mendiant, mais qui pourrait parfaitement être les deux ! un zingare, un bohémien, jouant de la mandoline à ses heures, marchand de coquillages s'il lui plaît, chantant des cantilènes à la Piazza ou vendant des tulipes rouges sous les arcades des Procuraties... Fiammetto ? D'où vient-il ? Il l'ignore ! Où va-t-il ? Que lui importe ! Son âge ? Le sait-il lui-même ? Sa famille ? En a-t-il jamais eu ? Fiammetto ? l'être le plus bizarre, le plus fantasque, le plus indéfinissable, tantôt caressant et rêveur, tantôt violent et passionné, tenant du félin et du lion, passant, avec une rapidité qui déconcerte, d'une crise folle de gaieté à un accès subit de rage éperdue, montrant le sourire radieux de ses dents aussi vite que

l'éclair luisant de ses yeux, cela sans but, sans raison, par nature, par caprice !... Fiammetto ? Des mèches brunes qui s'envolent, des guenilles éclatantes qui s'effiloquent, des colliers de sequins qui cliquètent... Fiammetto ? un enfant peut-être, un héros, qui sait ! Fiammetto ? un sylphe, une silhouette, une fantaisie ! Fiammetto ? Un tourbillon, une petite flamme ! Fiammetto ? un coup de vent, un rayon de soleil... Fiammetto ? la joie, la gaieté, la folie, l'idole de tout le peuple... Fiammetto ? — Fiammetto enfin !!!

(*Les éclats de rire se rapprochent, une poussée se produit au fond : les enfants, les gens du peuple, les marchands envahissent la scène, riant et gesticulant : Au milieu de la foule, Fiammetto, drapé d'une sorte de manteau à rayures multicolores, une plume au bonnet, des colliers au cou, sa mandoline en bandoulière, apparaît...*)

SCÈNE IX

Les MÊMES, FIAMMETTO, la FOULE

LES GONDOLIERS, *se rangeant*

Ewiva ! Ewiva Fiammetto !

FIAMMETTO, *agitant son bonnet.*

Bono giorno ! Bono giorno ! Carissimi !

(*Il va, vient, de l'un à l'autre, répondant gaiement aux démonstrations d'amitié, tous l'entourent... Zaccaria se perd dans la foule*).

CARLOTTO

Corpo di Diana ! D'où viens-tu ainsi, Fiammetto ?

3

REGINELLO

Une souquenille neuve et des colliers clinquants !

BATTISTA

Te voilà ni plus ni moins reluisant que l'ange d'or du Campanile !

FIAMMETTO, *riant.*

Ah ! benedetto ! Ah carino ! Ah ! carissimi ! D'où je viens ? Ah ! ah ! ah ! Demandez-le bien plutôt à tous ces braves compagnons qui m'ont enlevé, là, tout de suite, pour me faire escorte, à peine si je posais le pied sur le Rialto !

LA FOULE A DROITE, *criant.*

Il arrive de Florence !

LA FOULE A GAUCHE, *criant.*

Il débarque de Padoue !

PLUSIEURS VOIX, *ensemble.*

De Florence, Matteo ! — De Padoue, Giulio ! — De Padoue, Ascanio ! — De Florence, Paolo !

FIAMMETTO, *riant à gorge déployée.*

(*Se tournant à droite.*) Ni de Padoue ! Hé, là ! Mattéo, Giulio, Lorenzo, Manuelo !
(*Se tournant à gauche.*) Ni de Florence, Hé, là ! Ascanio, Jacoppo, Grégorio, Paolo !
(*Avec un geste insouciant.*) De Rome !

TOUS, *l'entourant.*

De Rome ?

BATTISTA

La malaria y règne : Ne la rapportes-tu pas au moins dans un pan de ton manteau ?

FIAMMETTO, *haussant les épaules.*

La malaria ? des légendes, compagnons ! Pas plus, sans doute, de fièvre à Rome (*Les fixant, narquois.*) que de Gondolier de la Mort à Venise !... (*Tous se taisent et se regardent, effrayés.*)

CARLOTTO, *baissant la voix.*

Silence ! Silence ! Fiammetto ! Parle-t-on ainsi légèrement...

FIAMMETTO, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Si vous voulez que j'y croie, faites-le moi donc voir !...

CARLOTTO, *gravement.*

Le blond Stello del Prazzi, disparu subitement, parlait ainsi ! Une nuit il passait seul aux abords du terrible canal Orfano, quand il vit soudain glisser devant lui, silencieuse comme un cercueil, la sinistre gondole, ployant sous sa charge de cadavres... A la poupe, vêtu d'écarlate de la tête aux pieds, une dague de fer à la ceinture, le capuchon rabattu, un homme se tenait, immobile... La gondole passa...

Pâle d'épouvante, Stello del Prazzi attendit... Un instant après il crut entendre comme un bruit sourd, puis la gondole reparut : la felce, cette fois, était vide, mais l'homme rouge se tenait toujours à la poupe, immobile et masqué.... Comprends-tu maintenant, Battista, pourquoi il est interdit aux pêcheurs de jeter leurs filets dans le canal Orfano ?

FIAMMETTO, *les regardant tous fixement, puis riant.*

Savez-vous, bien, compagnons, que je donnerais volontiers trois palettes de mon sang pour le voir — moi ! — face à face...

BATTISTA

Par la madone ! Cesse ce langage imprudent, Fiammetto, si tu tiens à ta vie !

FIAMMETTO, *secouant la tête avec insouciance.*

Ma peau cuivrée est si peu de chose ! — Mais au moins peut-on savoir, Carlotto, s'il est jeune ou vieux, ce terrible pourvoyeur du canal Orfano ?

LA FOULE A DROITE, *criant.*

Jeune !

LA FOULE A GAUCHE, *même jeu*.

Vieux !

PLUSIEURS VOIX, *criant ensemble.*

Jeune, Manuelo ! — Jeune, Alfonso ! — Vieux, Aurélio ! — Vieux, Gaspardo ! — Per Bacco ! — Per Diana ! — Mais non, Beppo ! — Si, si, Pietro ! — Jeune, Marino ! — Vieux, Pandolfo !

FIAMMETTO, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! Mettez-vous au moins d'accord ! Hé ! là ! Pandolfo ! Marino ! Aurélio ! Stéfano ! Francesco ! — En attendant, je veux boire à sa santé une demi-pinte de vin noir de l'Etna ! — (*Frappant gaiement une des tables.*) Holà ! Holà !

SCÈNE X

Les MÊMES, COCARONI

COCARONI, *accourant.*

Ah ! le Fiammetto ! C'est le Fiammetto ! Par San-Cristoforo, mon glorieux patron ! Voilà bien cinq jours qu'on ne l'avait vu...

FIAMMETTO, *gaiement.*

Cinq jours et cinq nuits, signor Cocarina !

COCARONI.

Cocarina ? Mais non ! (*Rectifiant* :) Cocaroni ! Je te l'ai dit vingt fois... Cocaroni ! Cocaroni !

FIAMMETTO, *avec malice.*

N'est-ce donc pas aussi ce que j'ai dit, signor Cocarino ?

COCARONI, *furieux.*

Cocarino à présent ! le jeune drôle a toujours eu la rage d'écorcher mon étiquette ! — Cocaroni ! Cocaroni ! (*Scandant les syllabes et criant*) : Co-ca-ro-ni !

FIAMMETTO, *riant.*

Eh ! oui ! j'entends bien !—(*Lui riant dans l'oreille.*) Co-ca-ro-ni ! — (*Tranquillement.*) Là, que ne le disais-tu tout de suite !

COCARONI, *outré.*

Maria-Santa ! Si on peut dire !... si on peut dire !... Voilà trois fois... Voilà...

FIAMMETTO

Or ça, Signor Coca...

COCARONI, *achevant vivement.*

... roni ! roni !

FIAMMETTO, *l'imitant.*

Roni ! roni ! (*Avec impatience.*) Cocarino, Cocarina, Cocaroni, Macaroni ! Eh ! va donc au diable ! (*Cocaroni va pour sortir, l'arrêtant.*) Auparavant, apporte-nous une cruche de vin de Sicile... (*Cocaroni fait le geste de protester. — Fiammetto faisant briller une pièce d'or, riant.*) C'est moi qui paie !

(*Cocaroni rentre chez lui, moitié riant, moitié fâché, montrant le poing à Fiammetto ; tous éclatent de rire.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MOINS COCARONI

La nuit tombe peu à peu... Un grand silence... Fiammetto brusquement s'est assis, accoudé à une table, la tête dans les mains, comme absorbé en un rêve douloureux...

CARLOTTO

Santa Madre di Deo ! Compagnons ! Voyez donc ce singulier Fiammetto ! N'était-il pas à l'instant, rieur

et insouciant comme un merle noir dans un platane vert ? (*Riant.*) Ne le voilà-t-il pas à cette heure plus sombre que le dragon à écailles de l'église San Michiele?

BATTISTA

Fiammetto ! Fiammetto !

(*Fiammetto pousse un profond soupir, relève le front et fait un geste de lassitude.*)

REGINELLO

A quoi songes-tu ?

FIAMMETTO, *avec amertume.*

Je songe qu'il y a sur la terre des créatures, pour lesquelles chaque heure qui passe est un paradis, et d'autres qui sont damnées dès le jour cruel de leur naissance...

CARLOTTO, *riant.*

Tu crois ?... Au fait, c'est bien possible !... Et... c'est tout ?

(*Tous l'entourent en riant.*)

FIAMMETTO

Ah ! ne ris pas, Carlotto ! ne riez pas, compagnons... (*Se levant et montrant la mer à l'horizon*). Quand le couchant vermeil empourpre au loin la lagune, que les premières ombres de la nuit descendent sur les flots, à cette heure mystérieuse et troublante du crépuscule, où les voix se taisent, où les pas se hâtent... n'avez-vous jamais senti passer en vous comme un souffle de pitié pour le misérable, qui n'a jamais connu, lui, le retour joyeux au logis, la polenta chaude et fumante sur la table de famille, qu'entourent des angelots bouclés, de petits êtres ignorant le mal, purs comme des pétales d'orangers : qui n'a jamais connu, lui, l'accueil souriant du vieux père aux cheveux blancs et le baiser de bienvenue de sa mère...

(*Sa voix se brise dans un sanglot... Il retombe sur son escabeau, la tête dans les mains... Un silence...*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, COCARONI

(Il rentre avec un flacon et un gobelet qu'il dépose devant Fiammetto. — Celui-ci se verse à boire et avale d'un trait...)

CARLOTTO, *se rapprochant.*

Povero Fiammetto ! C'est donc là le secret de tes subites tristesses ? N'as-tu donc jamais reçu les caresses d'un père, d'une mère... (*Fiammetto fait un geste de douloureuse négation*) d'un frère ?...

FIAMMETTO, *se levant brusquement.*

D'un frère !... Ah ! Carlotto ! C'était à Padoue, il y a de longues, de longues années... L'homme qui m'avait élevé, prétextant un voyage à Venise, était parti et ne revenait plus... Un soir d'automne, j'errais comme un pauvre chien perdu, le long de la Brenta... De petites lueurs, attirantes comme des prunelles humaines, couraient sur la rivière endormie... Elles semblaient m'appeler, me dire : Viens ! viens !... Les yeux clos, inconscient, fasciné, je descendais toujours plus près, mes pieds s'embarrassaient déjà dans les herbes hautes, quand une main, douce et ferme à la fois, s'appuya sur mon épaule en même temps qu'une voix, caressante comme un refrain de cantilène, murmurait tout bas à mon oreille : Tu n'as pas le droit de mourir, povero !

Je me retournais, croyant à une apparition céleste : Celui qui me parlait était un enfant comme moi, plus grand cependant, au visage brun et charmant, aux longs yeux de scabieuse, lumineux et fiers... « Tu pleures? dit-il, je t'aimerai tant que je te consolerai... Tu es sans famille? mon père, à moi, est exilé, dit-on,

mais mon aïeul est bon : soyons frères ! » Il me prit la main si doucement, si doucement que je le laissai faire et il m'entraîna...

CARLOTTO

Eh bien?

FIAMMETTO, *avec rage.*

Eh bien ! avec moi la fatalité entra sous son toit ! Juge, compagnon : (*Lui prenant la main.*) Quelques semaines plus tard... Dieu ! Quel horrible souvenir ! Le vieux batelier qui lui tenait lieu de père et qu'il appelait son aïeul : mort ! La petite cabane enfouie sous les clématites : déserte ! Et lui ! lui ! Spéranza ! mon Spéranza ! l'enfant brun et charmant, aux yeux lumineux et fiers, le frère adorable et chéri, à qui, avec mon impétuosité ardente et naturelle, moi, le pauvre orphelin assoiffé d'amour, j'avais voué toutes les tendresses de ma vie : disparu !

(*Un silence... Se retournant soudain avec un éclat de rire amer et jetant d'un geste prompt le contenu de son gobelet.*) Holà ! tavernier du diable ! Ton vin de Sicile est aussi pitoyable que ton nom ridicule ! Par le sang de Diane ! Je veux être noyé si, de ma vie, j'ai bu poison portant mieux aux sombres idées ! Au canal Orfano les pensées amères, les souvenirs de deuil — et le Gondolier de la Mort lui-même !

(*Se retournant.*) Or ça, Carlotto, Reginello, Manuelo, Jacoppo, Antonio, Gaëtano, Domenico, je propose une saltarella !

TOUS, *joyeusement.*

Une saltarella ? Bravo, Fiammetto ! Une saltarella : Dansons une saltarella !...

(*Ils écartent vivement les tables, n'en laissant qu'une seule au milieu. — Fiammetto d'un bond s'asseoit lestement sur celle-ci, une jambe repliée sous l'autre, sa mandoline à la main, Tous l'entourent à droite et à gauche.*)

SALTARELLE

FIAMMETTO, *chantant.* (1)

I

Au pays de la séguedille,
De la guitare et du jasmin,
A Grenade ainsi qu'à Séville,
L'on danse sur chaque chemin :

(*Sautant légèrement à terre et faisant le geste d'agiter des castagnettes, tout en dansant.*)

Tra la la la la la la la la la !
Tra la la la la la la la la la !
Tra la la la la la !
Tra la la la la la !
Tra la la la la la la !

(*Il reprend sa place.*)

TOUS, *chantant.*

Si Séville,
Folle ville,
A sa séguedille :

(*Faisant tous le même pas et le même geste que Fiammetto plus haut.*)

Tra la la la la la la la la la !
Tra la la la la la la la la la !
Tra la la la la la !
Tra la la la la la !
Tra la la la la la la !

(1) Musique et accompagnement, même librairie, 2 fr.

FIAMMETTO, *seul*,

Venise la Belle
A la saltarelle,
Et sa danse est telle,
Que la vilanelle
Et la tarentelle
Ne sont rien près d'elle !

TOUS, *tournant autour de la table de Fiammetto en esquissant le pas de la saltarelle.*

Ewiva la chipolata ! la macarona !
Ewiva la barcarolla ! la tambourina !
Ewiva ! Ewiva !
(*Agitant leurs bonnets.*)
Ewiva la saltarella ! (*bis*).

II

FIAMMETTO, *seul.*

Au pays de la sérénade,
Du picador, du gai flacon,
A Séville ainsi qu'à Grenade,
L'on chante sous chaque balcon :

(*Sautant à terre et croisant le genou, faisant le geste, avec un balancement du corps, de pincer de la guitare.*)

Tra la la la la la la la la la
Tra la la la la la la la la la
Tra la la la la la !
Tra la la la la la !
Tra la la la la la la !

(*Il reprend sa place.*)

TOUS, *chantant.*

Si Grenade
Sérénade
Au nez de l'alcade :

(*Tous reproduisant le geste de Fiammetto.*)

Tra la la la la la la la la la !
Tra la la la la la la la la la !
Tra la la la la la !
Tra la la la la la !
Tra la la la la la la !

FIAMMETTO, *seul,*

Venise la belle
A la saltarelle, etc...
(*La suite comme plus haut.*)

(*La saltarelle dansée, Cocaroni rentre chez lui; la foule remonte, en riant et causant, vers le fond et s'écoule lentement... Fiammetto reste seul...*)

SCÈNE XIII

FIAMMETTO, SPARADOZZI, PUIS LES SBIRES, PUIS ZACCARIA

(*La nuit est tout à fait tombée... Le Sparadozzi descend au premier plan sans être aperçu et met la main sur l'épaule de Fiammetto. Celui-ci, surpris, se retourne vivement : il reconnaît le Sparadozzi, soudain baisse les yeux et s'arrête.*)

SPARADOZZI, *à mi-voix.*

Tes renseignements sont exacts : L'envoyé de Padoue est à Venise...

FIAMMETTO, *les yeux baissés.*

Je le sais, Monseigneur.

SPARADOZZI

L'as-tu déjà vu ?

FIAMMETTO

Non, Monseigneur.

SPARADOZZI

L'émeute bouillonne...

FIAMMETTO

Elle éclatera cette nuit, Monseigneur.

SPARADOZZI

Il faut donc que tu me débarrasses au plus vite de cet homme !

FIAMMETTO

J'attends les ordres de Monseigneur.

SPARADOZZI, *d'un ton bref.*

Le cavalier de Padoue ne peut tarder à revenir... Il ne faut pas que le peuple puisse soupçonner... Tu l'accosteras, tu simuleras une rixe, une querelle.... Les sbires de la ronde de nuit vont passer sur cette place... Je vais leur donner mes instructions...

FIAMMETTO

J'ai compris, Monseigneur...

SPARADOZZI

Cette nuit, au palais Morghèse, je puis avoir besoin de toi... (*Impérieux* :) Tu y seras !

FIAMMETTO, *s'inclinant.*

J'y serai, Monseigneur.

(*A ce moment, les sbires de la ronde de nuit, un fanal rouge à la main, traversent lentement la scène, au fond. Le Sparadozzi les appelle du geste... Fiammetto qui s'est écarté, écoute...*)

SPARADOZZI, *du même ton bref.*

Ne vous éloignez pas de ce campo... Deux hommes, là, tout à l'heure, devant cette taverne se prendront de querelle... Vous vous avancerez discrètement, et, sans bruit — l'homme au manteau noir — vous l'arrêterez ! (*Les sbires s'inclinent en silence et sortent... On entend un bruit de pas qui approchent...*)

SPARADOZZI, *qui est remonté au fond, redescendant:*

Silence ! le voici... Je me retire... (*A lui-même, sortant.*) Et maintenant, au palais Morghèse !

ZACCARIA, *qui le suit dans l'ombre à distance, répétant en écho :*

Au palais Morghèse !...

(*Le Sparadozzi s'éloigne... Longeant les murailles, Zaccaria disparaît également... Entre Spéranza...*)

SCÈNE XIV

FIAMMETTO, SPÉRANZA

Fiammetto est resté au premier plan, les yeux toujours fixés à terre, Spéranza descend en scène... Fiammetto relève la tête... Tous deux se regardent... font un mouvement de très vive surprise, semblent hésiter un instant, puis tout à coup se précipitent dans les bras l'un de l'autre, avec un double cri : Fiammetto ! — Spéranza !)

SPÉRANZA, *avec transport.*

Carissimo ! Carissimo ! Est-ce bien toi que je retrouve enfin !

FIAMMETTO, *comme ébloui.*

Toi !... Toi !... Toi, mon Spéranza !... Dieu ! Est-ce une réalité ?... Oh ! non ! ce serait trop beau !... trop

beau !... Maria-Santa ! je rêve... (*Spéranza lui tend les deux bras, il s'y précipite de nouveau avec une explosion de joie* :) C'est lui ! C'est lui ! Spéranza ! mon Spéranza ! (*Appuyant la tête sur son épaule avec une expression de bonheur indicible.*) Toi, ma dévorante pensée ! L'unique préoccupation, le seul bonheur de ma vie ! Toi, mon sauveur, mon doux ange gardien, mon grand frère adoré, tu m'es rendu ! tu m'es rendu !... (*S'éloignant, puis se rapprochant, le contemplant avec une joie d'enfant.*) Laisse-moi... laisse-moi te regarder !... Seigneur ! qu'il a grandi !... Voyez donc le fier cavalier !... Et d'où viens-tu ?... Qu'es-tu devenu ?... Benedetto ! On dirait un vrai patricien !... Pourquoi m'as-tu laissé ainsi ? Pourquoi ?... Que disais-je donc ! Voilà... Je ne sais plus... le bonheur m'affole... Spéranza... Toi, ici... à Venise...

SPÉRANZA

Oui, frère, je t'expliquerai... plus tard... maintenant, je ne puis... Une mission secrète...

FIAMMETTO

Une mission secrète ? (*A part — avec un cri étouffé d'épouvante.*) Dieu ! L'envoyé de Padoue... C'est lui !... J'oubliais... oui... oui, je comprends... (*Haut.*) Fuis, Spéranza ! Fuis ! Fuis ! Je t'en conjure !

SPÉRANZA, *le regardant surpris.*

Fuir ? Et pourquoi...

FIAMMETTO, *avec une terreur croissante.*

Fuis ! Je te dis ! Fuis !

SPÉRANZA, *avec dignité.*

Je suis capitaine dans les armées de Padoue...

FIAMMETTO, *nerveux, agité, regardant autour de lui.*

Oui, oui, je sais cela...

SPÉRANZA

Tu sais cela, Fiammetto ?

FIAMMETTO, *même jeu.*

Écoute ! l'heure presse... C'est juste... tu ne peux pas savoir, toi !... Dieu ! Comment le persuader !... Spéranza, sur cette place, ici, des hommes, des sbires vont venir... ils vont t'arrêter...

SPÉRANZA

M'arrêter !... Comment le sais-tu ?

FIAMMETTO, *même jeu.*

Je le sais... Je le sais... (*A part.*) L'homme au manteau noir, a dit le Maître... Oh ! Il faut à tout prix gagner du temps... Advienne ensuite que pourra ! (*Haut.*) Écoute : les patriciens t'attendent... au palais Morghèse... Tu n'as pas une minute à perdre...

SPÉRANZA, *terrassé de surprise*

Comment ! tu sais...

FIAMMETTO, *avec angoisse.*

Je sais tout, moi, tout, je te dis !

(*Les sbires de la ronde de nuit reparaissent au fond.*)

SCÈNE XV

LES MÊMES, LES SBIRES

FIAMMETTO, *avec un cri d'effroi.*

Dieu ! Les sbires !... Trop tard !... (*Mû par une inspiration soudaine, d'un geste prompt il arrache le manteau noir de Spéranza et le jette sur ses propres épaules. — Criant* :) Par la barbe fleurie de Neptune ! Je tiens ces détails de l'aquajolo Girolano qui les tenait lui-même de son oncle Anastello, lequel lui-même...

(*Les sbires se sont arrêtés au fond et écoutent.*)

SPÉRANZA

Que dit-il ! Fiammetto...

FIAMMETTO, *bas.*

Tais-toi ! Sur ta tête !... Et fuis... fuis, te dis-je... (*Haut, enflant la voix.*) Or ça, mon beau cavalier, qu'avez-vous encore à répondre ?... (*Les sbires, à pas lents, s'approchent. — Bas, suppliant.*) On t'attend, Spéranza... on t'attend... Ta mission... (*Haut.*) Ah ! vous le prenez ainsi, mon maître ! Pâques-Dieu ! votre ridicule obstination mérite une petite leçon... (*Les sbires se rapprochent de plus en plus. — Bas*) Quoi que tu voies et entendes cette nuit... pas un mot !... Je te rejoindrai...

SPÉRANZA, *ébranlé, le quittant.*

Où ?

FIAMMETTO, *bas.*

Au palais Morghèse ! (*Criant très fort et marchant sur lui.*) Par la lyre du blond Phœbus ! Par le croissant de Diane la pâle ! Par le sceptre de...

LES SBIRES, *lui mettant une main sur chaque épaule et d'une voix profonde :*

Par ordre des Dix !

(*Spéranza, qui allait disparaître, se retourne et va pour s'élancer :* Fiam... *Fiammetto le coupe d'un regard terrible d'autorité... Spéranza recule, se frappe le front, fait un geste désespéré et s'éloigne en courant...*)

ACTE DEUXIEME

Le Palais Morghèse

Une salle basse d'architecture sévère au palais Morghèse. — Le fond est occupé par une large porte-fenêtre ogivale à vitraux armoriés, ouvrant sur une terrasse dont on aperçoit vaguement la massive balustrade à rosaces découpées à jour... Au delà, le jardin plein d'ombre... A gauche, la porte donnant accès dans la salle. — A droite une petite porte masquée dans la muraille. Du même côté, une table carrée recouverte d'un tapis de velours à lourdes crépines. Tout près, un fauteuil à haut dossier sculpté, recouvert de cuir de Cordoue, frappé d'arabesques d'or. — Au pied du fauteuil, un coussin. — Près de la porte-fenêtre et placée de biais, une banquette du même style. Sièges en forme d'X dans le goût vénitien. Tapisseries de l'époque. — Il fait nuit : une lampe de cuivre à trois becs, allumée, suspendue au plafond, jette une clarté douteuse — presque sépulcrale — sur les tentures sombres et les ors éteints...

SCÈNE I

ANDRÉA MORGHÈSE, *seul.*

Il est assis dans le fauteuil, accoudé à la table, abîmé dans sa douleur, les yeux fixes, noyés dans le vide, suivant sa pensée... Un long silence...

Vingt ans! Il aurait aujourd'hui vingt ans!... (*Il retombe dans sa rêverie, puis relève la tête soudain et d'une voix très lente.*) Quel horrible anniversaire!... Oh! cette épouvantable soirée... Je me la rappelle comme si je la revivais... Tous les détails en sont encore présents à ma mémoire : C'était la nuit de l'exécution du Marino Faliero... Sortant du Grand Conseil, réuni en assemblée extraordinaire, je rentrais au palais, en proie à quelque mystérieux pressentiment, quand, sur le seuil, Francesca, la nourrice florentine de mon fils, échevelée, se dressa : Enlevé ! Enlevé ! il l'a enlevé, le monstre ! clamait-elle, tuez-moi, tuez-moi ! — L'infortunée se tordait les bras et voulait se précipiter dans le Grand Canal... Quand, le lendemain, son délire eut fait place à un morne désespoir, elle me raconta, d'une voix entrecoupée de sanglots, qu'elle s'occupait suivant sa coutume à bercer l'enfant en lui chantant une barcarolle de son pays, lorsque soudain un ressort joua dans la muraille en face d'elle, et une porte secrète s'ouvrit doucement, donnant passage à un homme masqué enveloppé d'un manteau. — L'épouvante lui cloua sa chanson aux lèvres. — Elle voulut crier, appeler : aucun son ne sortait de sa gorge haletante... L'homme s'approcha avec précaution du berceau... D'une main tenant son poignard levé sur la malheureuse terrifiée, de l'autre il s'empara du doux chérubino endormi, et, semblable à une apparition, s'évanouit... La Florentine s'élança du coussin où elle était tombée agenouillée et courut à la muraille : Nulle trace d'ouverture !... Se croyant le jouet d'une hallucination, elle bondit de là au berceau : Las ! l'enfant avait disparu ! Le rêve était une effroyable réalité !... C'est alors qu'affolée, elle s'enfuit par les escaliers, hurlant sa douleur !

Que faire ? accuser cette femme d'imposture ? A quoi bon ! Son récit était sincère ! Cette catastrophe la tua : plus heureuse que moi, elle expira quelques mois après, me suppliant à son lit de mort de lui pardonner, et me jurant sur l'Évangile qu'elle avait dit la vérité...

Que croire ! Ah ! que croire...

(*Les patriciens conjurés, qui sont entrés discrètement, s'avancent.*)

SCÈNE II

MORGHÈSE, NUOVA-CROCE, SAN HIERONIMO, ASCANIO PARMEZZA, AUTRES PATRICIENS CONJURÉS.

NUOVA-CROCE

Que croire ? Ce que chacun disait tout haut en lui-même et tout bas dans Venise...

SAN HIERONIMO

Qu'un homme seul avait pu perpétrer si lâche enlèvement...

PARMEZZA

Accuser hautement l'ennemi déclaré de votre race : Iégo Sparadozzi !

MORGHÈSE, *se levant.*

Je vous attendais, amis... (*Il leur indique des sièges de la main. Ils s'asseyent en silence.*) Accuser le Sparadozzi, dites-vous ? N'est-ce donc pas ce que je fis ! Il était parti cette nuit même pour l'exil... A son retour, immolant mon orgueil, ne l'ai-je pas en vain imploré ? Moi, Andréa Morghèse, le dernier des Morghèse, moi, dont l'altière devise taillée par le fer dans le marbre est « Je broie, mais ne ploie», ne me suis-je pas jeté à ses pieds, embrassant ses genoux, l'adjurant, au nom du Christ mort en croix, d'oublier cinq siècles de querelles héréditaires, et de me dire sur son salut éternel, si je dois pleurer mon fils mort ou si je dois le pleurer vivant ?

NUOVA-CROCE

Et qu'a-t-il répondu, seigneur ?

MORGHÈSE

Le monstre ! Impassible et froid, le regard tranchant comme une lame de stylet : « Andréa Morghèse, a-t-il répondu, sur la tête sanglante de Faliero, j'ai juré de te faire endurer en une minute toutes les angoisses qui peuvent étreindre le cœur d'un homme... Le moment n'est pas encore venu, mais je tiendrai mon serment, dussé-je, à cette œuvre de haine, user ma vie entière et risquer mon éternité ! »

SAN HIERONIMO

Le misérable ! C'est bien le serment impie qu'il prononça, en effet, devant le Grand Conseil le jour de son jugement !

NUOVA-CROCE

Les événements ont marché depuis, San Hieronimo. Le proscrit d'alors est devenu le sénateur redouté d'aujourd'hui, le chef du Conseil des Dix, le tyran de Venise !

PARMEZZA

Corpo Santo ! n'est-ce pas une honte pour notre patrie d'avoir à sa tête un intrigant lâche et vil comme ce Sparadozzi ?

NUOVA-CROCE

A quel prix s'est-il frayé un chemin jusqu'au pouvoir ? Dans quels ruisseaux de sang n'a-t-il pas traîné sa robe de sénateur, et combien de têtes patriciennes n'ont-elles pas été impitoyablement fauchées pour servir de degrés à son piédestal infâme ?

SAN HIERONIMO

Mais, pourquoi le Doge sérénissime, le chef suprême de la République, ne s'est-il pas opposé à cette usurpation de pouvoir ?

MORGHÈSE.

Pourquoi ? Parce que le Doge sérénissime — en raison du régime établi par le terrible Conseil — sous la stole de drap d'or qui l'affuble, et la coiffure

d'émeraudes qui encorne son front ducal, n'est aujourd'hui qu'un mannequin brillant, un roi de parade, un prince de carnaval, n'ayant voix ni aux délibérations, ni aux affaires publiques, ne pouvant rien sans l'assentiment du Grand Conseil, lequel ne peut rien lui-même sans le bon plaisir des Dix ! En revanche, ne relevant d'aucune autorité, ceux-ci disposent des pouvoirs, promulguent les lois, signent les édits, reçoivent les ambassadeurs, font à leur gré, la paix ou la guerre, et — seuls — décident du droit suprême de vie ou de mort !

PARMEZZA, *avec feu.*

Santa-Croce ! C'est une usurpation indigne, messeigneurs, une usurpation sacrilège ! N'hésitons plus : il est de notre devoir de la faire cesser au plus tôt, dussions-nous périr !

MORGHÈSE

Bien parlé, Ascanio : Je reconnais en toi la fougue ardente des Parmezza ! — Aussi est-ce en ce but que nous sommes réunis ici : toutes les dispositions sont prises... On n'attend plus que l'émissaire du seigneur Francesco Carare, l'envoyé de Padoue...

SCÈNE III

Les MÊMES, SPÉRANZA.

SPÉRANZA, *introduit par un page.*

Il ne se fera pas attendre longtemps, Messeigneurs... (*S'approchant, à voix basse* :) Venise et Padoue !

TOUS, *même jeu, se levant*

Mort aux Dix !

SPÉRANZA, *saluant.*

A l'illustrissime Andréa Morghèse lui-même, je dois remettre ce pli scellé aux armes de mon noble et

vaillant seigneur : Francesco Carare, gouverneur de Padoue...

MORGHÈSE, *s'avançant.*

C'est moi... (*Il prend le message, en brise le cachet et le parcourt.*) Soyez le bienvenu à Venise, capitaine Spéranza... Notre illustre allié Francesco Carare vous annonce à nous, comme le plus brave et le plus fidèle de ses officiers...

SPÉRANZA, *simplement.*

Francesco Carare, gouverneur de Padoue, sait qu'il peut compter, en effet, sur mon aveugle dévouement : où il voudra j'irai... quand il voudra, je mourrai... ma vie est à lui, et je suis prêt à la donner pour les besoins de sa cause — qui est la vôtre aujourd'hui.

MORGHÈSE

J'aime cette réponse noble et fière, capitaine Spéranza ! (*Il lui tend la main. — Spéranza s'incline respectueusement et la baise. — Morghèse agité se parlant à lui-même* :) Pourquoi ma main a-t-elle frémi sous la lèvre de ce jeune homme comme sous la morsure d'un fer ardent ?... (*Il regarde fixement Spéranza... un silence... puis il reprend tout bas sa lecture. — Haut* :) Si notre conjuration ne réussit point, Francesco Carare, Messeigneurs, se fait fort de nous procurer l'appui du roi de Hongrie sans parler de celui du patriarche d'Aquilée et des princes riverains de l'Adriatique... (*A Spéranza.*) Nous apprécions comme il convient les excellents sentiments du gouverneur de Padoue et tenons comme loyal, désinteressé et acceptable le secours qu'il veut bien nous promettre pour aider à la délivrance de notre patrie...

(*Spéranza s'incline. — Morghèse le considérant avec émotion.*) Le regard si franc et si profond de ce jeune homme me bouleverse... Je sens mon cœur battre à coups précipités... Maria Santa ! Quelle folie... (*Haut.*) Voulez-vous me permettre un mot, capitaine Spéranza : la mission que vous remplissez en ce

moment à Venise est d'une importance telle, que nous aurions lieu de nous étonner de la voir confiée à votre grande jeunesse, si la recommandation du seigneur de Padoue n'était aussi spécialement chaleureuse... — Je vous en prie, si mes questions peuvent vous paraître étranges... n'y voyez de ma part qu'un intérêt... excessif sans doute... un intérêt que je ne puis vous expliquer en ce moment... (*D'une voix émue.*) Quel est votre âge ?...

SPÉRANZA

J'ai vingt ans, Monseigneur.

MORGHÈSE, *avec une agitation croissante.*

Vingt ans !... Vos parents... ?

SPÉRANZA

Je suis orphelin.

MORGHÈSE, *se précipitant et lui prenant le bras.*

Orphelin !... Dieu ! je n'ose l'interroger... Spéranza... Vous n'avez pas toujours appartenu au seigneur de Padoue ?... Vous êtes sans doute d'une famille patricienne ?... Votre père... ?

SPÉRANZA, *secouant la tête.*

Je suis né à Padoue, Monseigneur, et je fais partie de la maison du seigneur Carare depuis la mort de mon aïeul, un pauvre batelier des bords de la Brenta...

MORGHÈSE, *le repoussant brusquement avec un éclat de voix terrible.*

Ce n'est pas lui !... (*D'un ton âpre et farouche.*) Je ne pourrai donc plus voir un enfant de vingt ans sans éprouver ce trouble indéfinissable, qui tout à coup se change en folle lueur d'espoir pour finir brutalement en douleur plus amère !... Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas lui !

(*Il s'affaisse dans le fauteuil et se prend la tête dans les mains en sanglotant.*)

SPÉRANZA, *interdit.*

Monseigneur...

NUOVA-CROCE, *lui prenant le bras et l'entraînant.*

Veuillez excuser, seigneur capitaine, cette crise de désespoir... Le seigneur Andréa Morghèse souffre d'une blessure toujours saignante : il pleure un enfant adoré, ravi, il y a vingt ans, par l'infâme Sparadozzi... (*Tous les seigneurs, qui se sont écartés discrètement, se dirigent vers le fond et entr'ouvrent la porte-fenêtre de la terrasse : On distingue aussitôt au dehors les accords bruyants d'une joyeuse sérénade.*)

SAN HIERONIMO, *d'un ton grave.*

Telle est la vie : les sanglots des uns trouvent écho dans les éclats de rire des autres ! (*Indiquant du geste.*) D'un côté le deuil, de l'autre la joie, et planant sur tout, ramenant tout à elle : La mort !

NUOVA-CROCE, *ironique.*

Vous êtes ce soir, San Hieronimo, d'une philosophie... gaie à donner le frisson ! (*Se penchant sur la terrasse.*) Au lieu de vous perdre en rêveries macabres, aidez-moi donc plutôt à reconnaître quel peut être ce joyeux donneur de sérénade...

SAN HIERONIMO, *se penchant à son tour.*

Je le veux bien, Nuova-Croce ; mais sur mon honneur, je vous préviens que j'ai la vue mauvaise et l'oreille détestable...

PARMEZZA, *même jeu.*

Moi, je vois une gondole débordante de musiciens et enguirlandée de lanternes orange... Approchez-vous donc, seigneur Padouan... Par mon patron ! C'est du plus merveilleux effet !

NUOVA-CROCE, *avec enthousiasme.*

Écoutez ces accords enchanteurs où les éclats des cuivres s'unissent aux soupirs des violes... Admdire ces reflets irradiés d'or et de pourpre, qui frissonnent, serpentent, s'enfoncent dans l'eau miroitante, et dites-nous si notre Venise, la ville toute de lumière et

d'harmonie, la seule qui puisse offrir à nos sens un tel spectacle, n'est pas la bien nommée: « Reine de l'Adriatique » ?

SAN HIERONIMO, *éclatant de rire bruyamment.*

Ah ! Ah ! Ah ! Vanité à part, Nuova-Croce, convenez que ma philosophie d'outre-tombe vaut bien votre poésie de barcarolle ?

PARMEZZA

Paix donc !... Cette sonate vaut encore mieux que l'une et l'autre... Écoutons... (*La musique arrive maintenant lente et affaiblie. — Tous se penchent et passent sur la terrasse. — La porte-fenêtre se referme*).

MORGHÈSE, *relevant peu à peu la tête et d'une voix brisée.*

Sparadozzi !.. Sparadozzi !... Que t'avais-je donc fait pour me torturer ainsi ! (*Un silence... Se levant et jetant les yeux autour de lui...*) Cette chambre où se trouvait autrefois le berceau de mon fils, est devenue aujourd'hui mon tombeau .. Quel mystère se cache dans ses murailles? c'est en vain que j'ai passé moi-même ici de longues heures, cherchant, fouillant, interrogeant fiévreusement le secret des boiseries... Nulle trace, nul indice... (*Désignant le panneau de droite.*) La Florentine affirmait que c'est de ce côté... (*La petite porte masquée s'ouvre doucement, en face de lui... Andréa Morghèse recule tout d'une pièce, pâle, les yeux fixes, comme dans un rêve...*)

SCÈNE IV

ANDRÉA MORGHÈSE, ZACCARIA

ZACCARIA, *s'avançant sur lui, à pas lents, un doigt sur la bouche.*

Silence! (*Mystérieusement — après un temps.*) Le

loup-cervier croit tenir sa proie, mais le renard est là qui veille... Le renard est plus rusé encore que le loup-cervier n'est cruel — et celui qui te parle jouera le Sparadozzi !

MORGHÈSE

Je ne comprends pas...

ZACCARIA

Tu comprendras... bientôt !

MORGHÈSE

Je ne te connais pas...

ZACCARIA

Je te connais, moi, Andréa Morghèse

MORGHÈSE

Qui es-tu ?

ZACCARIA

Un ami !

MORGHÈSE

Que veux-tu ?

ZACCARIA

Sécher tes larmes !

MORGHÈSE, *avec un cri.*

Dieu ! mon fils ...?

ZACCARIA

Il vit !

MORGHÈSE, *avec explosion.*

Il vit !... Où est-il ? Je veux le voir...

ZACCARIA

Tu le verras !

MORGHÈSE

Quand?

ZACCARIA

Cette nuit!

MORGHÈSE, *agité.*

Mais toi... d'où viens-tu... Comment as-tu pu pénétrer ici ?

ZACCARIA

C'est mon secret !

MORGHÈSE, *même jeu.*

Que tu sois envoyé du ciel ou que tu viennes de l'enfer... ce secret... je le veux... Il me le faut... (*Il fait un pas vers le fond, criant :*) A moi ! (*Il se retourne : Zaccaria a disparu.*)

SCÈNE V

ANDRÉA MORGHÈSE, LES PATRICIENS CONJURÉS

(*Morghèse se précipite : le panneau s'est refermé — il fait un geste d'impuissance et revient tomber dans le fauteuil, haletant, troublé, anxieux et rayonnant à la fois, se frappant le front, en proie à la plus vive agitation.*)

SPÉRANZA, *entr'ouvrant la porte-fenêtre au fond.*

Corpo Santo ! il m'a semblé... N'avez-vous pas entendu, Messeigneurs ?

SAN HIERONIMO, *ouvrant au large et regardant dans la chambre.*

C'était sans doute un appel de gondolier, là-bas, au traghetto... Ici, rien n'a bougé... le Morghèse est toujours plongé dans sa rêverie...

SPÉRANZA

Sa douleur me fait mal...

NUOVA-CROCE, *lui prenant le bras et le forçant à se retourner.*

Penchez-vous donc, seigneur Spéranza, la sérénade

a cessé, mais la gondole approche... Quel est donc ce jeune et brillant cavalier, de brocatelle d'argent vêtu, étendu tout blanc sur les coussins noirs ? (*Poussant une exclamation joyeuse.*) Eh ! c'est ce cher Mario Marioli ! — Per Bacco ! je ne me pardonnerai pas d'avoir tant tardé à le reconnaître...

PARMEZZA

Ni lui assurément ! Hésiter à reconnaître l'équipage de gala de son Altesse le cavalier Mario Marioli, le roi de toutes les fêtes...

SAN HIERONIMO, *ironiquement.*

C'est un crime de lèse-majesté !

SPÉRANZA

Quel est donc ce Mario Marioli ? Je croyais connaître de nom tous les patriciens inscrits au Livre d'or, mais...

SAN HIERONIMO

Ne cherchez pas, seigneur Padouan : Ce Mario Marioli n'est à Venise que depuis assez peu de temps... C'est à peine si l'on commençait à parler du terrible Gondolier de la Mort, quand il parut pour la première fois au palais Ducal... Il arrive, dit-on, de Florence...

NUOVA-CROCE

Ce cher Mario Marioli ! c'est l'être le plus vain...

PARMEZZA

Le plus fat...

SAN HIERONIMO

Le plus frivole que l'on puisse rencontrer !... Ce cher Mario !

TOUS

Ce cher Mario !

SPÉRANZA, *les regardant, surpris.*

Il est de vos amis... ?

SAN HIERONIMO

Belle question ! d'où venez-vous donc, mon cher ?

Ah ! de Padoue, c'est juste ! — De nos amis ? Par la Croix Sainte ! Ce serait plaisant qu'il n'en fût pas...

PARMEZZA

Nous sommes fort liés ensemble...

NUOVA-CROCE

N'est-il pas le cavalier le plus accompli, le plus recherché, le mieux habillé du grand Canal à la Piazza ! C'est lui qui donne le ton et fait la mode à Venise ! Mario Marioli, mais c'est l'élégance faite gentilhomme ! Nul mieux que lui ne sait improviser une sérénade, une redoute, un régal sur l'eau, ni discuter la soie d'une écharpe, la guipure d'une collerette, ou la ciselure d'un pommeau d'épée !

(*Tous approuvent et, baissant la voix, redescendent.*)

MORGHÈSE *à lui-même.*

« Le loup-cervier croit tenir sa proie, mais le renard est plus rusé que le loup-cervier n'est cruel... » — Qui pourra m'expliquer le sens de ces paroles étranges ? — « Celui qui te parle jouera le Sparadozzi... » a-t-il dit... (*Avec impatience.*) Maria Santa ! Que les minutes s'écoulent lentement !... (*Il lève les yeux : les patriciens sont descendus et l'entourent.*) — Pardonnez, Messeigneurs, cet instant de faiblesse... Un Morghèse ne doit point pleurer comme une femme... il doit se relever et combattre ! (*Brusquement se levant, la tête haute, l'œil brillant.*) Aux armes, compagnons !

TOUS, *avec enthousiasme.*

Aux armes ! aux armes !

MORGHÈSE, *transfiguré.*

Est-ce l'approche du péril... Est-ce l'espoir qui vient de luire en mon âme... ! Un sang nouveau coule dans mes veines... Je me sens, Messeigneurs, redevenir l'ardent Morghèse d'autrefois ! — Cette nuit même, qui ouvre le carnaval traditionnel, quand la foule, en habits de masques, se portera sur la Piazza, poussant

des ewivas joyeux, — aux vibrations d'airain des cloches de Saint-Marc, nous nous précipiterons, en masse et les armes à la main, au palais Ducal, demandant la tête du Sparadozzi et l'abolition du Conseil des Dix !

NUOVA-CROCE

Les prolétaires, nos clients et partisans, se joindront à nous...

MORGHÈSE

Leurs chefs sont-ils avisés ?

SAN HIERONIMO

Carlotto le gondolier, Battista et Reginello le pêcheur, attablés au Campo San Mosé à la taverne de San Cristoforo, avec leurs compagnons des îles tributaires, répondent du mouvement populaire et n'attendent plus que le signal...

MORGHÈSE, *avec ardeur.*

Nous le leur donnerons, ce signal !... Le secret est-il au moins scrupuleusement gardé ?

SAN HIERONIMO

Le frère est solidaire de son frère, et les intérêts communs : La moindre indiscrétion serait aussitôt punie de mort...

SPÉRANZA

Oui... mais il y a la trahison !

NUOVA-CROCE

Par le Christ ! la trahison n'aura pas le temps d'agir, je le jure !

PARMEZZA

Cette nuit de carnaval ne se prête-t-elle pas merveilleusement à notre entreprise ?

SAN HIERONIMO, *avec enthousiasme.*

Le tumulte de la fête favorisera nos préparatifs... le velours des masques éteindra l'éclair des yeux, et, sous les dominos de satin, battront à l'aise les épées de combat !

NUOVA-CROCE, *même jeu.*

Cependant que, sur le Grand Canal illuminé, sonneront les trompes d'argent, et qu'à la Piazzetta les joyeux grelots de la saltarelle serviront de prélude aux carillons d'alarme !

MORGHÈSE

Saint-Marc nous protège !

TOUS

Saint-Marc nous protège !

MORGHÈSE

Les instants sont précieux... rendons-nous maintenant au campo San Mosé par la porte du jardin... (*Mouvement — Morghèse les arrêtant*) : Avant d'engager le combat, tous ici présents, agissant bravement et loyalement, pour une seule cause, sainte et sacrée — la défense de la Patrie, — devant Dieu, répétons à haute voix notre serment : Périsse le Conseil des Dix ! — Mort au Sparadozzi !

TOUS, *croisant leurs épées.*

Périsse le Conseil des Dix ! — Mort au Sparadozzi !

SPÉRANZA, *s'avançant au milieu de tous, d'une voix forte.*

Et mort à son suppôt d'enfer, à celui dont le nom exécré, qui fait trembler tout Venise, a retenti jusqu'à Padoue, à celui que je ne connais encore que par ses forfaits maudits et que je voudrais voir face à face : Mort au Gondolier de la Mort !

(*Un silence... tous se regardent avec stupeur.*)

SPÉRANZA

Eh ! quoi ! Messeigneurs, ne dirait-on pas que vous hésitez !... Cette belle ardeur qui vous faisait crier à l'instant : mort au Sparadozzi ! qu'est-elle devenue ?...

SAN HIERONIMO

Ne raillez pas, seigneur capitaine ! Le Sparadozzi

est un homme : je ne crains pas les hommes, mais devant un démon...

(*Spéranza hausse les épaules.*)

SAN HIERONIMO, *s'approchant de lui.*

Écoutez, capitaine : J'ai fait mes preuves à Zara, sous Marino Faliero... A Carito, dans l'Archipel, j'ai combattu aux côtés de Marco Ruccinio lui-même... J'ai été blessé trois fois à Négrepont... J'étais au combat mémorable de Cagliari, et j'aidai Nicolazio Pisani à s'emparer de la flotte gênoise commandée par l'amiral Pagano Doria : (*Le toisant avec hauteur.*) Vous êtes bien jeune, mon maître, pour en pouvoir dire autant !

SPÉRANZA, *avec feu.*

Santa Croce ! Si mon bras est jeune, monseigneur, j'entends vous prouver qu'il ne tremble, au moins, devant aucun ennemi ! (*Brandissant son épée.*) De par le Christ ou de par Satan ! homme ou démon, qui que tu sois, Gondolier de mort et de crimes, je t'appelle en combat singulier et t'adjure de paraître devant moi !

(*La porte-fenêtre du fond s'ouvre brusquement du dehors, avec un fracas de vitraux brisés : un homme masqué, enveloppé d'un manteau noir, vient tomber brusquement sur ses pieds, au milieu de la chambre, les bras croisés,... tous s'écartent et tirent leur épée : Grand mouvement.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'HOMME.

L'homme masqué reste un moment debout, immobile, les bras croisés, puis tout à coup part d'un long éclat de rire... Les seigneurs, tous en même temps, poussent une exclamation de soulagement.)

TOUS

Mario ! Mario Marioli !

(L'homme, d'un geste prompt, enlève son masque et laisse glisser à terre son manteau : C'est Fiammetto, revêtu d'un costume magnifique, tout étincelant de perles fines et de broderies d'argent.)

FIAMMETTO, *joyeusement.*

Lui-même, carissimi !

NUOVA-CROCE, *riant.*

Ah ! Ah ! Ah ! Quelle alerte ! Seigneur cavalier ! Il n'y a vraiment que vous qui sachiez imaginer de ces fantaisies originales !

PARMEZZA

De quel effroi vous nous avez saisis ! Par mon patron ! vous êtes unique, seigneur Mario, pour trouver de ces entrées à grand fracas !

SAN HIERONIMO

Corpo Santo ! La farce est admirable ! (*Riant à gorge déployée.*) Ah ! ah ! ah ! — (*A part.*) J'en tremble encore !

SPÉRANZA, *à part, stupéfié.*

C'est Fiammetto ! C'est Fiammetto !

FIAMMETTO, *d'un ton de joyeuse suffisance.*

Croissant de Diane ! m'auriez-vous pris, par hasard, pour le Gondolier de la Mort, en personne ? Vous êtes tous plus pâles que des linceuls ! — (*Riant.*) Mais c'est la chose du monde la plus naturelle : mes musiciens viennent de donner une sérénade au Palais del Prazzo à deux portées de rames d'ici... je passe sous ces fenêtres, je vois vos gondoles amarrées aux poteaux, je me dis : Santa Croce ! il y a longtemps que je n'ai présenté mes devoirs au Seigneur Morghèse.... Si je montais...? — Vite je congédie mes gens.. A la porte d'eau, ni page ni valet... je tourne par la

campo San Mosé... le jardin est mystérieusement entr'ouvert... un homme me dit là trois mots en romain, je lui réponds en grec... je m'avance... je lève les yeux, je vois le balcon éclairé, et au risque de compromettre la broderie savante de mon haut-de-chausses, je grimpe, j'escalade et je tombe ici, dans cette salle, où vous me regardez tous avec des mines embarrassées qui, sur mon âme ! vous conviennent aussi bien, Messeigneurs, que le corno de diamants du Doge au lion ailé de l'Évangéliste !

SPÉRANZA, *à part.*

Fiammetto... Mais c'est Fiammetto !... Ces sbires... tout à l'heure... c'était donc un rêve...

FIAMMETTO, *riant aux éclats — et regardant Spéranza — avec une intention marquée.*

Ah ! ah ! ah ! Carissimi ! J'en ris encore ! Vous ne sauriez imaginer aventure plus plaisante que celle qui vient de se passer là, sous mes yeux, en traversant le campo San Mosé... Figurez-vous un pauvre diable que des sbires entraînent de force à la prison ducale ; — Il avait eu le tort de prendre trop bruyamment à témoin de sa colère tous les dieux de l'Olympe ! — Ce pauvre diable se dit avec raison que, même à Venise, une cruche de vin ne se refuse jamais de prisonnier à sbires : il invite donc ceux-ci, il invite même le tavernier voisin, un certain Cocaroni, et je vous le jure, fait honnêtement les choses : il les gorge de vin noir et les berce si bien de chansons de lazzarone qu'ils ne tardent pas tous trois à s'assoupir lourdement ! C'était le moment qu'attendait mon pauvre diable : Il se dégage alors doucement, très doucement... Avec d'infinies précautions dénoue la corde qui le liait à la table et, fort délicatement, entre les deux sbires ronflants, lie, en sa place, l'infortuné tavernier ronflant aussi... (*Éclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah ! Le réjouissant tableau !

(*S'arrêtant net et les regardant.*) Eh ! quoi ! vous ne riez pas de ce piquant exploit ? Vous vous taisez..

Vous tremblez... que signifie... (*Se frappant le front.*) Ah ! je comprends tout ! (*Prenant un ton sévère*)... Sans me prévenir, encore, sans me prévenir ? Non, de par le diable, je ne vous aurais cru capables de cela ! San Hieronimo, Parmezza, c'est une trahison ! Une trahison, Nuova-Croce ! — Oh ! ne niez pas ! ne niez pas ! L'ouverture du Carnaval... ces manteaux sombres... ces fronts préoccupés... ces allures de conspirateurs... Je devine, je devine... (*Mouvement de tous. — Riant à gorge déployée :*) Vous complotez une mascarade !

NUOVA-CROCE, *respirant, à part.*

J'ai failli me trahir !

PARMEZZA, *même jeu.*

Au diable l'étourneau !

SAN HIERONIMO, *même jeu.*

Peste soit de l'écervelé !

MORGHÈSE, *haut.*

Nous complotons, en effet, une... mascarade, comme vous dites, seigneur cavalier...

— NUOVA-CROCE

Mais vous-même, Marioli, cette tenue galante..

FIAMMETTO, *avec un geste fat.*

Je vais au bal, carissimo ! chez la Dogarelli !..

SAN HIERONIMO

Au bal de la comtessina ?

NUOVA-CROCE

Vous allez faire merveille ! Je ne vous connaissais pas ce somptueux ajustement...

FIAMMETTO, *avec fatuité.*

Il vient de France, carino mio ! On m'assure que le dauphin Philippe en a commandé le pareil pour les fêtes du couronnement...

PARMEZZA

De France ?

FIAMMETTO, *même jeu.*

De France ! n'est-ce pas le seul pays du monde où l'on sache emplumer une toque avec grâce et taillader — suivant les règles — un pourpoint ?

SAN HIERONIMO, *ironique.*

Et cette toque emplumée, et ce pourpoint — suivant les règles — vous coûtent, seigneur cavalier... ?

FIAMMETTO, *haussant les épaules.*

Une bagatelle, San Hieronimo : (*du bout des lèvres*) trois mille florins d'or...

TOUS

Trois mille florins d'or !...

SPÉRANZA, *à part, comme écrasé.*

Où suis-je ?... mais où suis-je donc ?

FIAMMETTO, *d'un ton léger.*

Au fait ! j'y songe, seigneur Morghèse, faites-moi donc l'amitié de me présenter à ce jeune seigneur étranger..

MORGHÈSE, *courtoisement.*

Je n'ai rien à vous refuser, seigneur cavalier... (*Passant au milieu.*) Le cavalier Mario Marioli... de Florence — Le capitaine Spéranza... de Padoue...

(*Spéranza, comme inconscient salue...*)

FIAMMETTO, *s'inclinant — à voix basse.*

Il faut que je te parle, ici, cette nuit même !

SAN HIERONIMO, *avec une pointe d'ironie.*

Souffrez que j'achève la présentation : Mario Marioli, l'étoile des veglioni, l'oracle des élégances, le prince des sérénades...

PARMEZZA

Que Naples elle-même ne possède pas, et que Padoue — j'en jurerais — nous jalouse !

NUOVA-CROCE, *même jeu.*

Mario Marioli : le charmant, l'éblouissant Mario

Marioli ! le seul, l'unique, l'incomparable Mario Marioli !

FIAMMETTO, *protestant.*

De grâce, carissimi, épargnez-moi ! (*Bas, à Spéranza.*) Il faut les éloigner à tout prix, il le faut ! (*Haut.*) En vérité, vous me comblez, messeigneurs ! — N'ajoutez pas crédit, je vous prie, seigneur Padouan, aux discours de leurs Excellences : je ne mérite pas tout le bien qu'elles se plaisent à penser tout haut de moi, et l'oiseau, je vous jure, ne vaut pas le plumage !

TOUS, *protestant.*

Oh ! oh !

SAN HIERONIMO, *du doigt désignant le pourpoint brodé d'argent de Fiammetto.*

Si l'oiseau ne s'appelait Mario Marioli, nous le croirions sans peine ! (*Murmure d'approbation.*)

FIAMMETTO, *haussant les épaules et riant*

Las ! vous êtes de vils courtisans !

NUOVA-CROCE

Je me porte en faux contre cette parole, seigneur cavalier : la flatterie est une mauvaise herbe qui ne trouve pas à croître sur le territoire humide de la sérénissime République... Nous autres, Vénitiens, nous vivons loin des cours, et ne connaissons pas le langage perfide des antichambres royales... A chaque pays sa plaie : la nôtre, c'est le Conseil des Dix !

FIAMMETTO, *gaîment.*

Le Conseil des Dix ? Brrr ! Je ne suis pas poltron messeigneurs, mais si j'avais à choisir entre les griffes de messire le diable, et celles — la Sérénissime me pardonne cette irrévérence ! — celles non moins crochues de ces dix vénérables, sans forfanterie, je n'hésiterais pas...

NUOVA-CROCE

Vous choisiriez celles de messire le diable ?

FIAMMETTO, *riant.*

Avec reconnaissance !

PARMEZZA

Cependant....

FIAMMETTO

Cependant, de deux maux il faut choisir le moindre, povero Ascanio, et un démon tout seul, fût-il grand-Amiral ou podestat de l'enfer, s'appelât-il Astaroth, Lucifer ou Satanas, sera toujours moins à redouter que dix démons réunis, surtout quand ils tiennent boutique à Venise et prennent pour enseigne : Au Conseil des Dix !

(*Il remonte en riant vers la terrasse... Tous se rapprochent et se parlent bas...*)

SPÉRANZA

L'heure presse... Tarder plus longtemps c'est compromettre le succès de notre entreprise... N'est-ce pas votre avis, messeigneurs ?

FIAMMETTO, *du balcon.*

Mes gens sont d'une négligence ! Ne leur avais-je pas recommandé de me reprendre ici après avoir reconduit les joueurs de viole au Casino d'Apollo ! (*Tout à coup.*) Mais j'y songe !... (*Souriant.*) Votre... mascarade, sans doute, messeigneurs, vous réclame ? C'est déjà assez peu séant à moi d'avoir troublé tout à l'heure votre important conciliabule... J'aurais tout à fait mauvaise grâce à vous retenir davantage... Il fait une admirable soirée et je me sens en verve : Si vous le permettez, seigneur Morghèse, j'attendrai sur la terrasse, en faisant un sonnet à la lune...

(*Il redescend.*)

MORGHÈSE

M'excuserez-vous, seigneur cavalier, de vous abandonner ainsi pour...

FIAMMETTO, *souriant toujours.*

Pour une mascarade ? — Corpo di Bacco ! Me croyez-

vous donc assez étranger aux usages de la sérénissime République pour ignorer qu'une mascarade à Venise est affaire d'Etat !

MORGHÈSE, *avec intention.*

Affaire d'État est le mot ! Souffrez donc que nous nous retirions, seigneur cavalier...

FIAMMETTO, *saluant.*

J'allais vous en prier, monseigneur...

(*Les patriciens rajustent leurs manteaux et leurs épées ; ils entourent Fiammetto et prennent congé de lui.*)

FIAMMETTO

Saint-Marc vous tienne en joie, illustrissimi !

(*Il remonte au balcon, les patriciens sortent... Spéranza hésite, indécis... va pour les suivre, puis, soudain, résolu, revient en scène.*)

SCÈNE VII

FIAMMETTO, SPÉRANZA

FIAMMETTO, *au balcon, prêtant l'oreille avidement.*

Ils descendent... (*Un silence.*) La porte grince... Elle s'ouvre... Ils avancent... (*Un nouveau silence... puis soudain dans l'ombre des exclamations étouffées, des cris...* « A l'aide ! A l'aide ! San Marco ! Trahison ! Trahison ! »... (*Bruits de voix, cliquetis d'épées. — Fiammetto referme précipitamment la fenêtre.*)

SPÉRANZA, *s'élançant.*

Miséricordia ! des cris... des épées.. que signifie...

FIAMMETTO, *d'un brusque mouvement tirant les lourds rideaux de tapisserie de la fenêtre.*

Ce n'est rien... rien... je ne sais...

SPÉRANZA

Mais on crie à l'aide !... On se bat dans ce jardin !...

FIAMMETTO, *se plaçant devant la fenêtre.*

Dans ce jardin ? Pourquoi dans ce jardin ?... Écoute... (*Ils prêtent l'oreille : le bruit a cessé... un silence de mort lui succède.*) Là... tout se tait...

SPÉRANZA

J'ai entendu cependant... N'as-tu pas cru reconnaître... On eût dit la voix d'Andréa Morghèse...

FIAMMETTO, *troublé, essayant de rire.*

D'Andréa Morghèse ?... Allons, est-ce possible !... Quelle idée ! Des gondoliers qui se querellaient... Une rixe de bateliers, là, sur le campo San Mosé... tout près...

SPÉRANZA

J'ai entendu le choc des épées... (*Secouant la tête.*) Les gondoliers ne se battent pas à l'épée...

FIAMMETTO

Une embuscade de damoiseau jaloux... quelque bravo détroussant un passant... que sais-je moi ! (*Le forçant à redescendre, et avec une joie débordante.*) Je t'en prie, laissons cela... Ne pensons plus qu'au bonheur d'être réunis... Ne pensons plus qu'à nous... Ah ! Spéranza ! mon Spéranza ! Je te retrouve ! mais cette fois je te garde... (*Mouvement de Spéranza.*) Je te garde... tu ne me quitteras plus... Non, tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ?... Dis ?... Jamais ?... Réponds-moi donc ! Tu es toute ma vie... Il y en a qui ont une famille, des amis, un palais, des vaisseaux, un nom qui sonne, des tonnes d'or... Moi, je n'ai que toi, que toi, mon Spéranza, que toi, entends-tu ?

SPÉRANZA

Fiammetto ! je t'en prie... mon Fiammetto... Explique-moi...

FIAMMETTO

T'expliquer ?... Que veux-tu donc que je t'explique ?... A quoi bon ! laisse ces gens... laisse-les, ils ne savent ce qu'ils veulent... tu ne les connais pas... tu ne les connais pas, je te dis...

— (*Avec angoisse.*) Il demande que je lui explique...

SPÉRANZA

Je te le demande en grâce, mon frère bien-aimé... Tu ne vois donc pas que je souffre ?... Depuis mon arrivée à Venise, je me débats vainement dans un réseau de mystères inexplicables... Ce soir, à la taverne San Cristoforo, ces bateliers qui t'acclament, cet homme sombre à l'allure de serpent qui te parle bas... Cette soudaine terreur éclatant au milieu de la joie de notre rencontre... Ce danger qui, dis-tu, me menace, cette fuite précipitée, ces sbires qui te saisissent, te garrottent, et tout à l'heure ici, cette entrée inattendue, ce nom d'emprunt, cette fatuité affectée, ce costume éblouissant digne d'un roi ou d'un avanturier, cette métamorphose subite enfin, tout... jusqu'à ce cliquetis d'épées, là, dans l'ombre, tout cela me terrasse, me torture, et me fait mourir : Je me demande si c'est bien moi, Spéranza, si c'est bien toi, Fiammetto, si je rêve ou si je veille, si je dois douter de tous et de moi-même : — si tu es mon frère, enfin, ou si tu ne l'es plus !

(*Fiammetto baisse la tête sans répondre.*)

SPÉRANZA, *continuant.*

Tu ne dis rien ?... Tu ne réponds pas ?... Fiammetto... ? Fiammetto... ? Parle donc !... Dieu ! quel affreux supplice ! Fiammetto... ? (*Se dirigeant soudain vers la porte avec un geste résolu.*) Adieu !

FIAMMETTO, *courant à lui.*

Spéranza ! Oh ! Spéranza !

SPÉRANZA, *répétant.*

Adieu !

FIAMMETO

Non ! Non ! jamais ! tu ne me quitteras pas ainsi... tu ne me quitteras pas... je ne le veux pas... je ne le veux pas, entends-tu ?...

SPÉRANZA, *froidement.*

Parle, alors !

FIAMMETTO, *hagard.*

Parle... parle... il faut que je parle ?... Tu vois bien que je ne le puis... Tu vois bien que je ne peux te rien dire... Ce mystère qui te tourmente et te rend cruel est un mystère terrible... Je n'ai pas le droit de le révéler... C'est une question de mort !

SPÉRANZA, *lui prenant les poignets et le regardant fixement.*

Tu ne redoutais pas la mort à Padoue, autrefois, frère !...

FIAMMETTO, *se redressant.*

Hé ! n'est-ce pas pour moi non plus que je la redoute !... (*Avec une insouciance farouche.*) Pour moi ? Ah ! Povero ! Povero !

SPÉRANZA, *le maintenant toujours.*

Pour qui donc, alors ?

FIAMMETTO, *se dégageant et le bras tendu.*

Pour toi !

SPÉRANZA, *se dirigeant de nouveau vers la porte.*

Eh ! qu'importe le danger ! Il m'effraie moins que ce mystère qui t'enveloppe et que tu refuses de me dévoiler...

FIAMMETTO, *suppliant.*

Spéranza ! Spéranza !

SPÉRANZA

Pour la dernière fois : Adieu !

(*Il va pour s'élancer, Fiammetto lui barre le chemin.*)

FIAMMETTO

Eh bien ! oui, je parlerai... Je te dirai tout... Spéranza, je t'en prie... Spéranza... Barbare !

(*A lui-même.*) Dieu ! Comment le retenir... ? Comment...? Il ne faut pas qu'il sorte... Cette nuit noire m'épouvante... La porte et l'escalier d'eau sont gardés, le jardin est plein de piques... C'est la mort qui le guette là dans l'ombre !

(*Haut.*) Écoute, mon Spéranza... tu me brises le cœur... sois bon... sois généreux comme autrefois quand nous étions tout petits enfants... (*Doucement il l'amène au fauteuil, le fait asseoir et glisse à genoux sur le coussin près de lui.*) Oui, comme autrefois... Te rappelles-tu, mon frère, là-bas sur le chemin de Padoue, ce tranquille paysage... Le Brenta traînant son flot paisible entre deux haies de glaïeuls fleuris... Cette petite cabane, toute rose sous le soleil, avec son parterre d'hortensias ; les filets tout humides accrochés aux murs, et ler avirons ruisselantes, devant la porte, encadrée d'une vigne vierge au feuillage d'or vermeil...

SPÉRANZA, *gagné par l'émotion.*

C'était l'époque bénie, frère, où je vivais heureux et insouciant, sans regrets du passé... sans crainte de l'avenir !

FIAMMETTO, *continuant, le berçant de sa voix.*

Et ce bon Luigi-Maria, ton aïeul aux longs cheveux d'argent et au regard si doux ! Comme il fut tendre pour le pauvre petit abandonné que tu lui amenas un soir d'automne ! Te souviens-tu, mon frère mon sauveur, te souviens-tu, caro mio ? (*Un silence...*)

Et cette matinée triste et froide où il ne se leva pas et nous appela tous deux près de sa couche... Ses yeux ne brillaient plus et son front était pâle comme une cire... Il me regarda longtemps... fixement... comme il ne m'avait jamais regardé, balbutiant tout bas des paroles vagues... où le nom du Sparadozzi revenait sans cesse ; on eût dit qu'il parlait d'une res-

semblance étrange.... Soudain, ses paupières battirent, son front devint plus pâle encore... il fit un effort pour se soulever, prit nos petites mains dans les siennes qui tremblaient... et, d'une voix s'éteignant comme un souffle, murmura: « Aimez-vous bien toujours... »

SPÉRANZA, *les larmes aux yeux, ouvrant les bras.*

Fiammetto!

FIAMMETTO, *se précipitant.*

Spéranza !

(Un silence.)

FIAMMETTO, *la voix altérée.*

Le lendemain, il reposait dans le petit cimetière de San Donato, à l'ombre d'un jeune cytise que tu avais planté, toi... sous un effeuillement d'azalées sauvages que j'avais cueillies, moi... Dis, frère... tu t'en souviens ?...

SPÉRANZA

Las ! Las ! si je m'en souviens? En ce jour, où s'effondrait tout mon bonheur, je connus les pires angoisses : Pendant que je priais dans un coin de la cabane, affaissé devant la Madone, couronnée par nous, la veille, de marguerites d'eau et de bleues campanules, tu sortis pour diriger la barque... Un homme inconnu, à l'allure de bravo, entra et me dit que tu ne reviendrais plus jamais, qu'il fallait le suivre, moi, à la cour du Gouverneur... — Las ! Las ! c'est de ce jour, Fiammetto, que date notre brusque séparation et tu me demandes si je m'en souviens ?

FIAMMETTO

Spéranza ! mon Spéranza !

SPÉRANZA, *se levant.*

Santa-Croce ! le charme à la fois si doux et si poignant de ces souvenirs d'enfance, ta vue, frère, qui m'enchante, ta voix qui me berce, me font oublier qu'il est avant tout des devoirs auxquels on ne peut se soustraire... Fiammetto... mon Fiammetto... il faut nous quitter...

FIAMMETTO, *cherchant à le retenir.*

Plus tard... plus tard...

SPÉRANZA

Je ne puis...

FIAMMETTO

Rien qu'un instant... (*A part.*) Encore une heure et il est sauvé ! (*Haut.*) Un instant, mon Spéranza... (*Se relevant.*) Mon Dieu ! Est-ce donc si mal d'aimer son frère ! Je ne t'ai seulement pas regardé encore... Écoute-moi... (*Lui relevant les mèches de sa chevelure.*) Tu as toujours ton front hautain et tes longs yeux lumineux et fiers... ces yeux si purs et si profonds, que le bon Luigi-Maria — te rappelles-tu ? — appelait, en souriant, le miroir des anges... Non... Non... ne t'en va pas... Veux-tu que j'ouvre à présent ?.. Veux-tu que j'ouvre ?.. (*Il court à la fenêtre, tire la tapisserie et ouvre au large les deux battants : La lumière douce et argentée de la lune entre à flots dans la chambre... Le ciel est criblé d'étoiles... Calme profond...*) Dieu ! l'admirable ciel !... Spéranza ! Vois... tout fait silence... la nuit est douce et embaumée, et du jardin endormi monte comme un parfum de lauriers-roses... (*On entend dans l'éloignement une barcarolle.*) Spéranza... écoute... ce chant... au loin...

(*Spéranza veut se dégager, il fait un geste, puis cède insensiblement et se laisse glisser assis sur la banquette. — Fiammetto se place près de lui, la tête appuyée sur son épaule.*)

BARCAROLLE (1).

(*La voix, d'abord lointaine, se rapproche peu à peu, pour éclater dans toute sa puissance sous le balcon.*)

(1) Musique et accompagnement, même librairie, 2 fr.

I

Voici que la lune, en rêvant,
Là-haut, vient d'entr'ouvrir ses voiles,
Et, dans le golfe frissonnant,
Egrène son collier d'étoiles...

Comme s'envole
L'oiseau de nuit
Sur la lagune
Cherchant fortune,
Va, ma gondole,
Glisse sans bruit !

II

Un magique ruissellement
Jaillit sous l'astrale caresse :
Le canal se moire d'argent
Tel un voile de dogaresse !

Comme s'envole, etc...

III

On dirait d'une ville d'or,
Où luiraient des orfèvreries,
D'un rêve fol ou bien encor
D'un champ mouvant de pierreries...

Comme s'envole, etc...

IV

Sous le Pont des Soupirs désert
Je vois trembler un reflet pâle...
Fuyons ! La sirène à l'œil vert
Guette, là-bas, baiser ou râle...

Comme s'envole, etc...

V

Soudain le flot silencieux
S'ouvre, puis se referme vite :
Est-ce un rayon tombé des cieux ?
Est-ce un cadavre qui palpite ?

Comme s'envole, etc...

(La voix s'éloigne et s'éteint peu à peu... Au quatrième couplet de la barcarolle, Fiammetto, qui écoute avidement, frissonne, et entoure Spéranza de ses deux bras comme pour le défendre... Au dernier vers du cinquième, il le lâche avec un brusque mouvement d'horreur et reste tout droit, frémissant...)

FIAMMETTO, *avec effroi.*

Cette barcarolle qui répond si bien à ma pensée est de sinistre présage... *(Parlant très vite, par saccades.)* Écoute, Spéranza... Je sais tout... La délivrance de Venise... le complot... ta mission... le signal... les cloches de Saint-Marc... le Campo San Mosé... Venise et Padoue... Mort aux Dix... *(Spéranza fait un geste — Fiammetto, l'arrête — tragique.)* Spéranza ! souviens-toi de Marino Faliero !

SPÉRANZA

Marino Faliero ! Ce noble vieillard qui paya de sa vie un moment d'héroïque démence ! J'en ai souvent entendu parler... Je n'étais pas né à l'époque des fêtes de ses fiançailles avec la mer, mais mon aïeul Luigi-Maria, qui y assista, m'en a maintes fois narré les détails...

FIAMMETTO, *amèrement, comme à lui-même.*

L'homme qui m'a élevé... il y a longtemps... bien longtemps... me parlait aussi, à moi, du Faliero...

SPÉRANZA, *avec enthousiasme.*

Des fleurs aux fronts, des banderolles aux fenètres ; le long des lagunes, des éclats de bombardes et des cris de joie ; le Bucentaure pavoisé, et, sous le soleil : l'Adriatique resplendissante dans sa robe d'écume d'argent, comme une jeune épousée !

FIAMMETTO, *d'une voix sombre.*

Des pleurs aux yeux, des voiles de deuil aux balcons ; sur la Piazza des bruits d'armes et des cris de mort ; le palais ducal fermé, et sous le soleil : la hache du bourreau jetant des flammes comme le glaive de Dieu !

SPÉRANZA, *suivant son idée.*

C'était un jour glorieux, celui de la sainte Ascension !

FIAMMETTO, *même jeu.*

C'était un jour sinistre, le dix-septième d'avril !

SPÉRANZA, *se retournant vers lui*

Je parle de son avènement ?

FIAMMETTO, *se levant brusquement.*

Et moi de son exécution !

(*Un silence... Spéranza se lève lui aussi... tous deux descendent en scène... Ils se regardent fixement... Spéranza semble hésiter... Fiammetto, haletant, ne le quitte pas des yeux... Soudain Spéranza fait un geste et se dirige vers la porte avec ces seuls mots :* « Je pars... » *Fiammetto, prompt comme l'éclair, s'élance, atteint la porte avant lui, fait tourner la clef dans la serrure, l'arrache brusquement — et, avant que Spéranza ait pu l'en empêcher — la lance par le balcon dans le jardin...*)

SPÉRANZA, *avec un cri.*

Malheureux, que fais-tu ?

FIAMMETTO, *d'une voix contenue.*

Cette porte ne s'ouvre plus maintenant que de l'escalier... Tu le vois, je t'enferme...

SPÉRANZA.

Tu m'enfermes?... Santa Croce!... Je passerai... je te dis que j'irai, oui, j'irai quand même... Ce balcon... (*Il fait un pas, Fiammetto, d'un bond se précipite devant la fenêtre, lui barrant le passage, les deux bras en croix.*)

FIAMMETTO, *avec explosion.*

Eh bien! non! non! Mille fois non! Tu n'iras pas, frère, tu n'iras pas! Ils te tueraient, je te dis, ils te tueraient... Tu n'iras pas!

SPÉRANZA, *résolument.*

Laisse-moi passer!

FIAMMETTO, *l'enlaçant de ses bras.*

Tu n'as donc jamais entendu parler des Plombs de Saint-Marc, Spéranza? ces prisons brûlantes dont le nom seul fait frémir... Et les Puits! les Puits, plus redoutables encore! Des caveaux humides et visqueux où rampent mille animaux immondes, où suinte une eau verdâtre... Et le canal Orfano, le terrible canal Orfano! Reste, mon Spéranza, reste, je t'en conjure... Ici, ils ne pourront t'atteindre... Je te garderai si bien... Je te protégerai si bien... Qu'ils viennent donc, les tigres, t'arracher de mes bras : je les défie tous!

SPÉRANZA, *cherchant vainement à se dégager.*

J'ai juré, frère, j'ai juré...

FIAMMETTO, *avec violence.*

Et que me fait ton serment! C'est ta vie, ta vie qui est mienne, ta vie qui m'est plus nécessaire que le pain ou le soleil — ta vie, entends-tu? — que je sauverai malgré eux, malgré tous — malgré toi-même!

SPÉRANZA, *sévèrement.*

Fiammetto ! Estimes-tu donc mon honneur moins que ma vie ?

FIAMMETTO, *comme égaré.*

Ton honneur !... Ton honneur!... il s'agit bien de ton honneur ! Je n'ai plus d'honneur, moi... Dieu ! sais-je seulement ce que je dis à présent... (*Spéranza lui jette un regard terrible, — Fiammetto, tombant à genoux, les mains jointes, effrayé.*) Spéranza ! Spéranza ! Ne m'accable pas ! .. Est-ce ma faute à moi, après tout! Est-ce ma faute... ! Tous les oiseaux ont un nid... tous les petits enfants un berceau... Moi seul, je n'ai rien eu !... Et quand ils naissent, ces doux enfantelets... comme on les soigne ! comme on les caresse ! Avec quels cris de bonheur on accueille leur premier sourire... Quand leurs petits pieds sur les dalles se hasardent : quelle joie folle ! quels bons baisers ! Est-ce que j'ai connu tout cela, moi ! Des soins ? des caresses ? de bons baisers ! Allons donc ! Qu'est-ce cela, mon Dieu ? qu'est-ce cela ?

Les autres ont une mère qui, le jour, les prend sur les genoux avec des « Mon trésor, mon amour ! » ; la nuit, les berce de tendres cantilènes où l'on entend des ailes blanches s'ébattre dans un firmament bleu... Moi, près de ma couche, qui avais-je donc ? Un homme, à mine de bandit, qui me faisait peur et me racontait sans cesse je ne sais quelle sombre histoire, où l'on parlait de vengeance, de meurtre et d'incendie...

Vrai Dieu ! il m'apprenait la haine comme on vous apprend l'amour à vous autres ! — Et quand mes petites mains, inconscientes, d'instinct cherchaient un jouet, un hochet... Sais-tu ce qu'il me donnait ? Mon hochet d'argent à moi : C'était un poignard rouillé de sang !

SPÉRANZA, *se rapprochant de la fenêtre.*

Fiammetto... Fiammetto..

FIAMMETTO, *se traînant à ses pieds.*

Ma vue se trouble... ma tête s'égare... Ne va pas, Spéranza... Le Sparadozzi est le plus fort... Ce n'est pas un homme, c'est un démon ! Il te brisera comme il m'a brisé... Il te prendra ta vie comme il m'a pris mon honneur ! Il fera de toi un cadavre, comme il a fait de moi un bourreau !

SPÉRANZA, *atterré.*

Que dis-tu, malheureux ?

FIAMMETTO, *brisé, sanglotant.*

Oh ! je ne sais plus... je ne sais plus... Mon secret... mon secret m'échappe... qui donc me demandait mon secret ?... Je connais tout... Le Sparadozzi aussi connaît tout...

SPÉRANZA, *d'une voix tonnante.*

Quel est le misérable qui nous a vendus ?

FIAMMETTO, *arrachant du fourreau l'épée de Spéranza.*

Tue-moi !

SPÉRANZA, *sans comprendre.*

Te tuer ?... (*Soudain, comme éclairé.*) Corpo-Santo ! Je comprends tout... Et le mystère, et le jardin, là, tout à l'heure : ces bruits d'épées, ces cris de trahison... Misericordia ! C'était donc vrai...

FIAMMETTO, *s'accrochant désespérément à lui.*

Tue-moi ! Tue-moi, frère !

SPÉRANZA, *se penchant vers lui, et lui tordant le bras, — avec horreur.*

Ton frère ? Tu n'es plus mon frère ! Sous la souquenille clinquante du zingare, comme sous le pourpoint d'argent tissé du patricien, bohémien ou aventurier, Fiammetto ou Marioli, tu n'es qu'une créature vile et infâme : Tu es le Gondolier de la Mort !

Il le repousse brutalement à terre et s'élance sur le balcon... D'un bond, Fiammetto, haletant,

se relève et d'une voix déchirante comme pour le retenir : Spéranza ! Spé... *Spéranza enjambe la balustrade et disparaît... Fiammetto pousse un cri terrible, bat l'air de ses deux bras et tombe, tout de son haut à la renverse... On entend dans l'escalier à gauche, un bruit de pas : la porte s'ouvre au large... Le Sparadozzi apparaît, suivi de sbires, l'épée nue à la main... Étendant le bras dans la direction du jardin il fait un signe de commandement : les sbires se précipitent...*

(*La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME

Le Carnaval de Venise

Même décor qu'au premier acte. Il est nuit : la taverne de Cocaroni semble déserte... Se balançant à son enseigne, cloué par un stylet de fer, un parchemin avec ces mots : LE GONDOLIER DE LA MORT. *A droite, devant la Madone grillagée, une cire jaune fume dans une torchère de fer... Le long des murailles et des pignons sombres, la lune se joue en reflets fantastiques... Clarté bleuâtre...*

SCÈNE I

COCARONI, LES DEUX SBIRES — ENDORMIS, — PUIS CARLOTTO, BATTISTA, REGINELLO, LA FOULE.

(*Au lever du rideau, Cocaroni et les deux sbires — endormis — forment un groupe au milieu de la scène : Les deux sbires attablés, l'un à droite, l'autre à gauche... Cocaroni, entre les deux, assis face au public, les mains liées derrière le dos à la table... Les sbires le tiennent — chacun d'une main — au collet... Tous trois ronflent bruyamment et sur trois modes différents, dodelinant de la tête... Scène muette... musique en sourdine à l'orchestre... Puis*

peu à peu, la rumeur joyeuse de la foule s'élève au loin, monte, approche, grossit et soudain éclate : Irruption bruyante sur la scène — Carlotto, Battista et Reginello en tête — des gondoliers, pêcheurs, bateliers, enfants, gens du peuple, en dominos, en habit de fête ou de masques, agitant des tambourins, des grelots, des castagnettes, des baguettes légères, auxquelles se balancent, allumées, des lanternes aux couleurs éclatantes, lançant des fleurs et des confettis, chantant, riant, dansant...

TOUS, *tournant joyeusement autour de la scène.*

Ewiva la chipolata, la macarona !
Ewiva la barcarolla, la tambourina !
Ewiva ! Ewiva !
Ewiva la saltarella ! (*bis*)

CARLOTTO *partant soudain d'un grand éclat de rire.*

Ah ! Ah ! Ah ! accourez donc ! accourez tous, compagnons ! Cocaroni, le pacifique Cocaroni, ronflant entre deux sbires !

TOUS, *riant.*

Holà ! Cocaroni ! Hé ! Cocaroni !

COCARONI, *rêvant.*

Je vous entends... Je vous entends bien, Barberina, ma tendre amie... Le plafond de la loggetta est épais, mais j'ai l'oreille bonne, gratia Deo !

TOUS, *riant plus fort.*

Cocaroni ! Cocaroni ! vieux pidocchi !

COCARONI, *rêvant.*

Eh ! oui, mon cœur ! point n'est besoin de tant vous époumonner... J'entends, vous dis-je... Il faut mettre le piccoli en flacons, dites-vous.

CARLOTTO

Le piccoli... ? (*Avec mépris.*) Per Bacco ! Du vin de porteur d'eau !

COCARONI, *même jeu.*

Vous avez de bonnes idées, ma tourterelle... Et nous le revendrons trois carlins le fiasco à ce joli Carlotto et à ce braillard de Battista...

BATTISTA

Que dit-il ?

(*Intéressés, ils se rapprochent.*)

COCARONI, *continuant.*

Qui le boiront encore comme aujourd'hui pour du vin de Chypre ! Ah ! Ah ! Ah ! la bonne farce ! (*Battista, Carlotto, Reginello se regardent, furieux et vexés... Les autres éclatent de rire et recommencent à tourner autour de la scène.*)

TOUS, *dansant.*

Ewiva la chipolata, la macarona !
Ewiva la barcarolla, la tambourina !
Ewiva ! Ewiva !
Ewiva la saltarella !

(*Ils ralentissent leur mouvement et s'arrêtent : Carlotto, Battista et Reginello sont toujours les bras croisés, consternés.*)

BATTISTA

Du piccoli !

REGINELLO

Du piccoli !

CARLOTTO

C'était du piccoli !

BATTISTA

J'écume !

REGINELLO

Je bous !

CARLOTTO, *montrant les dents.*

J'enrage !

BATTISTA

La bonne farce ! Il appelle cela une bonne farce, le laid Pulcinella !

REGINELLO

S'est-il assez joué de nous, le vieux ladrone !

CARLOTTO

San Carlo ! Du piccoli ! Et nous l'avons payé, compagnons !

BATTISTA, *hésitant.*

Oh ! quant au paiement, Carlotto...

CARLOTTO

Eh ! ne t'ai-je pas vu, Battista, lui glisser une piéette dans son escarcelle ?

BATTISTA, *embarrassé.*

Justement... cette piécette...

TOUS, *s'approchant.*

Eh bien ?

BATTISTA

Eh bien ?... (*Se grattant la tête.*) C'était une vieille médaille !

TOUS, *éclatant de rire.*

Ah ! Ah ! Ah !

CARLOTTO

Qu'importe ! — Son piccoli ? (*Faisant la grimace.*) Nous l'avons bu, compagnons, nous l'avons bu !

BATTISTA — REGINELLO, *même jeu.*

Nous l'avons bu !

CARLOTTO

C'est encore pis ! (*à Cocaroni.*) Par mon patron ! Je veux t'apprendre à écouter la signora Barberina. cette estimable sorcière que Satan confonde !

REGINELLO

A verser du piccoli pour du vin de Chypre !

BATTISTA

A tromper d'honnêtes clients — comme nous !

(*Ils lui donnent des poussées, des bourrades, des coups de bonnets, criant : Pulcinella ! Ladrone! Pulcinella ! Ladrone !*)

COCARONI, *secoué, bousculé, s'éveillant à moitié.*

Ahi ! Ahi !... Assez, ma douce colombe! Ahi !Ahi !.. Assez ! de grâce !... Reposez-vous, au moins, ma tendre amie... Ahi ! Ahi !... Vous gagnerez encore une crampe à frapper si fort... Ahi ! Ahi !...

(*Tous, riant et chantant, recommencent à tourner autour de la scène et sortent en dansant.*)

Ewiva la chipolata, Ewiva la macarona!
Ewiva la barcarolla, Ewiva la tambourina !
Ewiva ! Ewiva !
Ewiva la saltarella !

SCÈNE II

COCARONI, LES SBIRES

COCARONI, *bâillant et cherchant vainement à s'étirer.*

Ah ! Diavolo ! Que vous avez la main pesante aujourd'hui, ma blanche....

(*Il s'interrompt et, stupéfait, les yeux ronds, tourne la tête à droite... puis à gauche... puis encore à droite... puis encore à gauche... allant de l'un à l'autre sbire : ceux-ci, réveillés en sursaut, semblent ne rien comprendre... Tous trois se regardent ahuris... Tableau.*)

COCARONI, *retrouvant enfin la parole.*

Diavolo ! Diavolo ! où suis-je donc... où suis-je ? (*Il veut faire un mouvement et ne le peut, retenu par les deux sbires*). Eh, là ! Eh, là ! Voulez-vous bien me lâcher, vous autres ? (*Les deux sbires se frottent les yeux, se lèvent et semblent se concerter tout bas.*)
Ah ! ça ! qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ici, ces deux-là ?

(*Promenant les yeux autour de lui.*) Mais où suis-je ?... La Madone... le traghetto... la taverne... la fenêtre de la Barberina... Je ne rêve pas... je ne rêve pas... on dirait cependant que j'ai dormi !...(*Au public.*) Est-ce que j'ai dormi... ? (*Il semble réfléchir.*) C'est vraiment particulier... (*Voulant se pencher en arrière.*) Ahi ! Ahi ! mon échine ! mon échine ! Ahi ! Ahi !... on dirait que je suis moulu... Cette belle coltellata que je viens de recevoir...? — Ah ! Diavolo : celle-là, je ne l'ai pas rêvée ! Ah ! non ! Je ne l'ai pas rêvée !... Je ne puis remuer ni jambes... ni bras... (*S'arrêtant net avec une stupéfaction croissante.*) Eh bien ! où sont-ils, mes bras... ? (*Il fait des efforts inutiles pour les ramener, puis tout à coup pousse un cri.*) San Cristoforo ! Je suis lié ! (*Cherchant à se dégager et tirant toujours la table après lui*) : Je suis lié !

(*Les sbires, à ce moment, terminent leur conciliabule, font le geste de courir à la recherche du prisonnier et se sauvent en courant. —Cocaroni les appelant*). Hé, là ! Hé, là ! détachez-moi donc, vous autres ! détachez-moi, mauvais fantocci, faces de carême, mes excellents amis ! (*Ils disparaissent.*)

(*Appelant.*) — Holà ! quelqu'un ! quelqu'un !... — Je ne puis cependant rester ici toute la nuit... Que dira Barberina ?... Ah ! Diavolo ! (*Criant.*) ! Bambino ! Bambino ! Bambino !

SCÈNE III

COCARONI, BAMBINO

BAMBINO, *du seuil, accourant.*

Oui, padrone !

COCARONI, *menaçant.*

Tu es donc sourd, ragasso du diable !

BAMBINO, *reculant.*

Non, padrone !

COCARONI, *radouci.*

Détache-moi !

BAMBINO, *avançant.*

Oui, padrone !

COCARONI, *roulant des yeux furieux.*

Tu ris, vermisseau ! tu ris, je crois que tu ris!

BAMBINO, *reculant.*

Non, padrone !

COCARONI, *radouci.*

Détache-moi !

BAMBINO, *avançant.*

Oui, padrone !

COCARONI, *grossissant sa voix.*

C'est toi qui m'as joué ce tour de mauvais goût ! serpent réchauffé dans mon sein !

BAMBINO, *reculant.*

Non, padrone !

COCARONI, *radouci.*

Détache-moi !

BAMBINO, *avançant.*

Oui, padrone ! (*Il s'approche tout près. Cocaroni sou-*

dain pousse un cri étouffé et demeure blême, éperdu, les yeux fixés sur son enseigne. Bambino recule vivement.)

COCARONI, *tremblant.*

Bambino...

BAMBINO

Oui, padrone !

COCARONI, *même jeu.*

Sais-tu lire ?

BAMBINO

Non, padrone !

COCARONI, *même jeu.*

Tant mieux pour toi ! — Là... Là... Regarde... Ce stylet de fer, ce parchemin... et tracé en rouge... « Le Gondolier de la mort ! » (*Bambino pousse un cri et se sauve.*)

SCÈNE IV

COCARONI SEUL, PUIS ZACCARIA.

COCARONI, *désespéré.*

Bambino...! Bambino... ! Bambino, vermine de mer, mon bien-aimé ! Détache-moi !... Je t'achèterai des oranges de Syra ! des dattes fraîches ! des figues sucrées... (*Se lamentant.*) Ah ! povero me ! povero me ! C'en est fait !... les Puits ! les Plombs ! le canal Orfano... le Gondolier de la Mort ! je suis étranglé... je suis noyé... (*Zaccaria, qui est entré par la petite porte du jardin, regardant avec inquiétude, lui met la main sur l'épaule par derrière. — Cocaroni avec un cri aigu :*) Je suis mort !

(*Il ferme les yeux et tombe, entraînant la table avec lui... Silence.*)

ZACCARIA, *le secouant.*

Relève-toi donc, imbécile !

COCARONI, *toujours à terre.*

Gratia ! Gratia ! Illustrissime Excellentia !

ZACCARIA, *le poussant rudement du pied.*

Barbe du doge ! Lèveras-tu au moins les yeux !

COCARONI

Barbe du doge ! Il a dit : Barbe du doge !... Je n'ai connu qu'un seul homme à Venise qui jurât ainsi : C'était Micaëlo, mon pitoyable cousin... (*Se relevant et levant les yeux.*) Zaccaria, Zaccaria le Smyrniote !

ZACCARIA, *avec impatience.*

Lui-même ! Écoute-moi...

COCARONI, *geignant.*

Bon Zaccaria ! Honnête Zaccaria ! Magnanime Zaccaria ! graine de corsaire, mon brave compagnon, détachez-moi !

ZACCARIA

Soit ! Que me donneras-tu ?

COCARONI

Ce que vous me demanderez, mon très...

ZACCARIA

Tu le promets ?

COCARONI, *solennel.*

Sur la tête de Barberina !

ZACCARIA

C'est sacré : — (*Le déliant.*) Trois choses : un coin sombre dans ton osteria où l'on puisse reposer sans etre vu — ceci pour mon compagnon qui est là... (*Il désigne le jardin*) et que tu vas m'aider à transporter. — Un flacon de vin noir afin de boire à la santé de la signora Barberina — ceci pour moi ! — Et le secret le plus absolu : — ceci pour tous les deux !

COCARONI

Accordés ! le coin sombre ! et le vin noir ! et le secret ! Accordés, estimable marchand de goyaves, fils du diable, mon tendre ami !

(*Zaccaria l'entraîne du côté du jardin : ils reparaissent aussitôt, soutenant à eux deux Spéranza évanoui.*)

ZACCARIA, *traversant la scène, regardant de tous côtés.*

Hâte-toi... Hâte-toi... (*On entend des pas pressés qui se rapprochent.*) Mais hâte-toi donc !

(*Ils rentrent précipitamment dans la taverne.*)

SCÈNE V

SPARADOZZI, DES SBIRES, *l'épée nue et des torches allumées à la main, accourant par la petite porte du jardin.*

SPARADOZZI, *inspectant la place du regard et poussant un cri de rage.*

Malédiction ! Le campo est désert !... (*Se retournant vers les sbires avec fureur.*) Il nous échappe !... Il nous échappe !... Qu'on double les sentinelles aux portes du palais ! Deux hommes à l'escalier d'eau ! Qu'on garde toutes les issues ! (*Les sbires sortent en courant.*)

Satan m'étouffe ! Je n'y comprends rien... L'envoyé de Padoue, ce maudit Spéranza, s'enfuyait là, dans le jardin sous nos yeux... mes hommes s'élancent, le poursuivent, l'atteignent... Il s'affaisse et, au moment précis où nous le tenons à la pointe de nos épées, une ombre semble glisser tout à coup d'un massif de mûriers, un éclat de rire résonne dans le silence de la nuit, puis rien... rien... Le damné Padouan a disparu !

C'est en vain qu'à la lueur des torches, nous fouillons le massif, la terrasse, les bosquets : effroyable et déconcertante sorcellerie ! Nulle trace, nul indice ! (*Un silence... Il semble réfléchir.*) Je sais qu'il existait autrefois une issue souterraine menant du jardin à la chambre même du Morghèse, mais un homme — seul — en connaissait le secret et cet homme est mort depuis vingt ans !

(*Zaccaria est entré doucement sur ces derniers mots...*)

SCÈNE VI

SPARADOZZI, ZACCARIA.

ZACCARIA, *dans l'ombre.*

Les morts vivent et les vivants sont morts...

SPARADOZZI, *saisi.*

Santa Croce ! cette voix... (*Se retournant brusquement.*) Qui a parlé ?

ZACCARIA, *s'avançant.*

C'est moi, Excellentia !

SPARADOZZI

Toi ?... qui es-tu... qui es-tu ?...

ZACCARIA, *ironique.*

Ah ! povero me ! J'ai donc bien vieilli que votre Excellentia se refuse à reconnaître un ancien ami...

SPARADOZZI

Mais qui es-tu donc ? (*Il arrache d'un geste brusque la cire brûlant devant la madone, et court à Zaccaria. — Avec un cri d'effroi, laissant la cire rouler à terre.*)

Micaëlo ! Micaëlo le bravo ! (*Un silence.*)

MICAELO

Là ! Je savais bien que son Excellentia aurait la mémoire du cœur...

SPARADOZZI, *atterré.*

Micaëlo le bravo... laissé pour mort, il y a vingt ans, dans la salle basse de mon palais en feu...

MICAELO

Et bien vivant, en chair et en os, cette nuit, au campo San Mosé, si son Excellentia le permet...

SPARADOZZI

Par quel miracle...

MICAELO

N'en déplaise à votre Excellentia, la bonne Madone en fait pour qui lui plaît... (*Le Sparodozzi fait un geste.*) San Micaëlo, mon patron ! en seriez-vous à penser, Excellentia, que ma maigre carcasse ne vaille pas un miracle ?

SPARADOZZI

Cependant...

MICAELO

Cependant votre main ne tremble point d'habitude, Excellentia, et votre stylet est toujours d'acier trempé à Damas... C'est exact !... Il résulte de là que les gens de mon espèce ont parfois des grâces d'État et qu'une bonne lame peut à l'occasion manquer son coup...

SPARADOZZI, *à lui-même.*

Micaëlo... Micaëlo vivant...

MICAELO

Oh ! que ceci ne surprenne point outre mesure, votre Excellentia : Quand j'avais quinze ans, certain jour à Milan, une vieille femme zingare, qui tirait des tarots et lisait dans les astres, m'a prédit que je mourrai trois fois...

SPARADOZZI, *d'un ton bref.*

Que veux-tu ?

MICAELO

Que le glorieux archange me protège ! — Tout d'abord l'honneur d'entretenir votre illustrissime Excellentia quelques instants...

SPARADOZZI, *même jeu.*

Parle !

MICAELO

Si votre Excellentia veut bien prendre la peine de s'asseoir... *(Appelant.)* Holà, cousin !

SCÈNE VII

Les MÊMES, COCARONI

COCARONI, *entrant une cruche à la main.*

Cousin... Cousin... à qui en a-t-il ?

MICAELO, *le regardant fixement.*

M'en veut-on toujours de n'avoir pas fait honneur à la famille ?

COCARONI, *comme foudroyé, laissant tomber sa cruche qui se brise.*

Divina Providentia !... Micaëlo !

MICAELO, *riant.*

Du Syracuse et du meilleur... vite ! — tu m'embrasseras au retour.

(Cocaroni sort les bras au ciel.)

MICAELO

Voyez-vous, Excellentia, deux hommes, devisant debout aux étoiles, inspirent parfois méfiance : attablés devant une cruche de vin, ils ne sont jamais suspects...

(Cocaroni rentre avec un flacon et des gobelets.)

COCARONI, *à part.*

Quelle émotion pour la povera Barberina quand elle saura...

MICAELO, *frappant la table.*

Holà, cousin !...

COCARONI

Voilà... *(A part.)* Je gage un florin d'or tout neuf contre un sequin de cuivre percé, que le noir personnage qui lui tient tête n'est autre que messire le Diable... *(Il dépose le flacon et les gobelets, puis avance la tête avec précaution et soudain pousse une exclamation étouffée :* Le Sparadozzi !... *(Rentrant précipitamment.)* J'ai gagné !

SCÈNE VIII

SPARADOZZI, ZACCARIA, *assis.*

ZACCARIA

Nous voilà seuls... Nous allons pouvoir causer... Si son Excellentia veut bien rappeler ses souvenirs : C'était à l'époque où j'avais l'honneur d'être l'homme de confiance de son Excellentia, qui m'employait à diverses besognes délicates... *(Le Sparadozzi fait un mouvement.)* Oh ! son Excellentia me rendra la justice de reconnaître que les gens expédiés par moi, sur son ordre, dans l'autre monde, ne sont jamais venus lui rendre une visite de remerciement... On a une conscience ou on n'en a pas ! Travail payé, travail soigné ! *(Avec dignité.)* Barbe du Doge ! Un bravo n'est pas un juif, Excellentia !

SPARADOZZI, *à lui-même.*

Le traître !

MICAELO

Sans compter que ces résurrections intempestives

sont parfois particulièrement désagréables... Hé ! Hé ! c'est à considérer ! — Je serai curieux d'avoir, à ce sujet, l'avis de son Excellentia ?

SPARADOZZI

Tais-toi !

MICAELO, *avec intention.*

Je continue. — Ce jour-là, le Grand Conseil, en jugement solennel avait condamné le doge Faliero à la peine de mort et votre Excellentia à un petit voyage... d'agrément, sur les côtes de Candie : Comme ce petit voyage... d'agrément devait malheureusement durer... quinze ans, votre Excellentia pensa avec raison que son fils Angiolino, encore au berceau, courrait plus d'un risque à Venise, et, lui ayant enroulé autour du cou un chapelet de corail, me chargea de l'aller remettre, à Padoue, entre les mains de son dévoué Luigi-Maria, l'honnête batelier de la Brenta... Votre Excellentia s'en souvient-elle ?

SPARADOZZI, *sourdement.*

Je ne m'en souviens que trop !

MICAELO, *continuant.*

Cette même nuit, toujours sur l'ordre de son Excellentia, je m'introduisis, masqué, au palais Morghèse par un couloir dérobé — dont j'ai seul le secret — et, sous les yeux de la nourrice éperdue, j'enlevai le fils du seigneur Andréa, votre ennemi, pour venir le déposer dans le berceau que venait de quitter votre Angiolino...

Votre Excellentia, si elle a la mémoire du cœur, n'en a pas toujours la reconnaissance. Au moment où je m'inclinai modestement, mon bonnet à la main, pour recevoir — sous forme de cent ducatons d'argent — les éloges que méritait une aussi périlleuse expédition, son Excellentia, sans prévenir, d'un geste prompt, m'enfonça brusquement son stylet entre les deux épaules... (*Raillant.*) Oh ! Excellentia ! ! entre amis, le procédé n'était pas délicat !

SPARADOZZI

Infâme ! cesseras-tu de me torturer...

MICAELO

Je ne sais ce qu'il advint ensuite... toujours est-il que je m'éveillai soudain pris à la gorge par une épaisse fumée... Quelle ne fut pas ma stupéfaction, Excellentia, de me trouver, environné de flammes, gisant sur le marbre tout rouge, près d'un berceau d'où sortaient des cris déchirants...

Bien qu'affaibli par la grande perte de sang, je me soulève alors comme je peux, je me traîne jusqu'au berceau, je saisis la pauvre petite créature à demi suffoquée et... Notre Dame della Salute nous vienne en aide ! enjambant le balcon d'un effort suprême, mon stylet aux dents, je m'élance dans le canal tout noir... Il était temps : le palais, avec un crépitement terrible, s'effondrait...

Quant à moi, Excellentia, ranimé par le froid de l'eau, je tranchai de ma dague l'amarre d'une gondole et me laissai tout sanglant rouler au fond... Une heure après, j'étais à Murano, brûlant une cire à la Madone, en la priant d'accorder bon vent à son Excellentia...

SPARADOZZI

Pourquoi me rappeler ces souvenirs de honte et de deuil ? Crois-tu donc que j'ai oublié moi-même cette veillée d'exil durant laquelle, rugissant de rage, me mordant les poings, je pleurai des larmes de sang ?... Et ce lugubre retour à Padoue, une brumeuse soirée d'hiver, après quinze ans d'absence ? Las ! le vieux Luigi-Maria était mort depuis longtemps, et sa cabane abandonnée tombait en ruines sous les lierres et les saxifrages... Qu'était devenu mon fils ? Nul ne put me le dire... Je rentrai alors à Venise n'ayant d'autres désirs au cœur que de retrouver mon Angiolino et tenir mon serment...

Un soir je me rendais au palais Ducal : un homme m'aborda dans l'ombre...

MICAELO

N'était-ce pas au bas de l'escalier de la Zuecca?

SPARADOZZI, *surpris.*

De la Zuecca... Comme tu dis...

MICAELO

L'homme était coiffé à la mode levantine et enveloppé d'un ample manteau qui le dissimulait complètement...

SPARADOZZI, *se levant.*

C'est exact... Qui te l'a dit?...

MICAELO, *se levant également.*

Derrière lui, se tenait un enfant aux yeux farouches et à l'allure de zingare... L'homme, tendant la main, prononça à voix basse ces paroles étranges : « Les « vivants sont morts et les morts vivent! l'eau est « plus forte que le feu ! Voici le chapelet de corail de « l'Angiolino, noyé dans les flots de la Brenta... Que « donneriez-vous à celui qui remettrait entre vos « mains le descendant des Morghèse, sauvé des flam- « mes par une main inconnue? »

SPARADOZZI, *dans le plus grand trouble.*

C'est vrai... C'est vrai...

MICAELO

Qui me répond de toi? demanda votre Excellentia. — Ce bijou, répondit l'homme. — Que veux-tu ? — De l'or. — Que sers-tu ? — Ma haine!

SPARADOZZI, *lui saisissant le bras.*

Comment sais-tu cela? Nul autre que moi n'entendit ces paroles, et quant à l'homme...

MICAELO

Quant à l'homme — comme votre Excellentia n'a jamais aimé les secrets partagés — un brusque mouvement de son Excellentia le précipita tête baissée dans le canal sombre où il disparut...

SPARADOZZI, *criant, égaré.*

Mais alors, démon, comment le sais-tu?... Comment?... Ce mystérieux Levantin...

MICAELO, *se rasseyant tranquillement.*

C'était moi, Excellentia!

(*Le Sparadozzi retombe sur son escabeau avec un geste de fureur... un silence.*)

MICAELO, *ironique.*

Que votre Excellentia ne soit donc point surprise! Puisque je lui répète que je mourrai trois fois!... Mais laissons là, je vous prie, un si méchant sujet de conversation...

SPARADOZZI

Il faut en finir... (*Tirant sa bourse.*) Je sais ce qu'il te faut... Prends ceci... Si cette bourse ne te semble pas suffisamment de poids... je verrai demain à puiser dans mes coffres... (*Il jette la bourse sur la table. Micaëlo, sans faire un mouvement, se met à siffloter.*) Sang de Diane! m'as-tu entendu?

MICAELO, *tranquillement.*

J'ai entendu, Excellentia.

SPARADOZZI

Et tu acceptes?

MICAELO, *même jeu.*

Je refuse, Excellentia. (*Mouvement du Sparadozzi...*) Eh! oui! je refuse, quand même votre Excellentia jetterait dans mon bonnet plus de sequins d'or que la signora Barberina — ma respectable cousine! — n'avait, le jour de ses noces, d'épingles d'argent dans son chignon roux!

SPARADOZZI, *menaçant.*

Que veux-tu, alors?

MICAELO, *avec une bonhomie railleuse.*

Tout simplement le plaisir de mettre à l'aise ma

conscience — au risque de contrecarrer les petits projets de son Excellentia, avant qu'il ne lui prenne fantaisie de m'aider à trépasser une troisième fois !... Mais son Excellentia ne boit pas... C'est mal de ne pas me faire raison... (*Versant à boire et riant.*) Je serais curieux, là, entre nous, de savoir comment son Excellentia s'y prendra pour tenter une dernière petite expérience homicide sur ma triste personne...

(*Se détournant, il lève son gobelet pour boire... Le Sparadozzi lui lance un mauvais regard, tire de sa poche un petit flacon d'or, et d'un mouvement rapide en verse le contenu dans la cruche de vin.*.

MICAELO, *continuant.*

Hé ! hé ! Excellentia, avec l'âge vient la réflexion..) Je me suis rangé !... Et puis, voulez-vous que je vous dise, Excellentia ! Le métier de bravo ne vaut plus guère aujourd'hui ! la concurrence nous tue : le Conseil des Dix, à lui tout seul, abat plus de besogne que tous les bravi de Venise ensemble !

San Gennaro me tienne en paix ! c'est la vérité ! Je me suis rangé, Excellentia, je m'appelle maintenant Zaccaria le Smyrniote, je vends des figues, des citrons ou des dattes... suivant la saison... C'est un trafic qui rapporte... quand les années sont bonnes !...

Votre Excellentia semble toute bouleversée... Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?... Ne dit-on pas que messire le diable, notre respectable padrone, se fit ermite ? — Barbe du doge ! Un bravo peut, après cela, devenir marchand de tomates !

(*Il remplit de nouveau les gobelets... Le Sparadozzi vide furtivement le sien par dessus son épaule... Micaëlo boit sans prendre garde et continue à causer gaiement.*)

Votre Excellentia a sans doute trop bonne opinion de moi pour ne pas supposer que j'ai pris toutes mes précautions avec elle ! Je n'ai pas dit mon dernier

mot... J'ai aussi mon petit secret à moi... bien à moi. Excellentia... (*Tirant de son sein un parchemin*) et ce parchemin scellé — qui est ma confession, ne vous en déplaise, Excellentia ! — en sait plus long que celui qui croit en savoir le plus...

(*Se levant brusquement comme pris de vertige.*)

Per Bacco ! Qu'est-ce ceci... ma vue se trouble... mes jambes se dérobent... Je ne sais plus... je ne sais plus... (*Il se retourne soudain vers le Sparadozzi avec un cri de rage.*) Traître ! tu m'as empoisonné !

SPARADOZZI, *les poings crispés.*

Ce parchemin...

MICAELO

A moi !... à moi !

SPARADOZZI, *se rapprochant de plus en plus.*

Ce parchemin...

MICAELO

Jamais !... A moi !... Maria Santa ! Je meurs... à moi !...

(*Il se traîne jusqu'à la porte de Cocaroni et frappe à coups redoublés... Le Sparadozzi s'élance sur lui et le terrasse... Micaëlo jette des appels désespérés... Au moment où le Sparadozzi va s'emparer du parchemin, un homme, les cheveux au vent, enveloppé d'une sorte de domino sombre paraît au fond... C'est Fiammetto... D'un bond il se précipite. Courte lutte à terre... La porte de la taverne s'ouvre : Cocaroni et Bambino accourent avec des flambeaux...*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, FIAMMETTO, COCARONI, BAMBINO

MICAELO, *à Fiammetto, parlant par saccades.*

Qui que tu sois... Sur ton âme ! Jure de ne remettre ceci... qu'au seigneur Morghèse... Jure-le...

FIAMMETTO, *penché sur lui.*

Je le jure !

MICAELO, *d'une voix éteinte.*

Merci...

(*D'un effort suprême, il lui remet le parchemin. Le Sparadozzi se redresse avec une exclamation étouffée de fureur... Fiammetto est aussitôt devant lui, silencieux, haletant, le buste un peu renversé en arrière, les mains au dos, le regard froid et tranchant.*)

COCARONI, *soulevant Micaëlo.*

San Cristo ! Il se meurt...

MICAELO, *tombant dans les bras de Cocaroni.*

Ah ! Excellentia ! Cette fois... c'est la dernière !

(*Cocaroni, aidé de Bambino, l'entraîne... Il expire...*)

SCÈNE X

SPARADOZZI, FIAMMETTO

(*Tous deux se regardent face à face, immobiles, les dents serrées... Un long silence.*)

SPARADOZZI, *impérieux.*

Donne-moi l'écrit de cet homme !

FIAMMETTO, *froidement.*

Non, Monseigneur.

SPARADOZZI, *marchant sur lui, terrible.*

Je t'ordonne de me remettre l'écrit de cet homme!.. Je t'ordonne de me le remettre, entends-tu, malheureux !

FIAMMETTO, *froidement.*

Non, Monseigneur.

(*Un nouveau silence.*)

SPARADOZZI, *changeant brusquement de ton.*

Écoute, Fiammetto, écoute... Nous allons causer... Je ne veux pas te faire de mal... Je t'aime bien, au fond, Fiammetto... Je t'aime bien... Je ne sais pourquoi tu me hais... je ne sais pourquoi, en vérité... On se crée parfois de ces idées étranges... que l'on ne raisonne pas, que l'on conserve... et que l'on est fort surpris un jour de reconnaître injustes... Tu le crois, n'est-ce pas, Fiammetto ?...

FIAMMETTO, *froidement.*

Je le crois, Monseigneur.

SPARADOZZI, *cauteleux.*

Vois-tu, c'est si bon de s'entendre... sans cris... sans menaces... là, tranquillement... Je te parais peut-être cruel... Mais tu sais que c'est par nécessité... Tu ne m'en veux point, n'est-ce pas ?.. (*S'approchant vivement.*) Tu vas me remettre l'écrit de cet homme ?

FIAMMETTO, *froidement.*

Je ne vous le remettrai pas, Monseigneur.

SPARADOZZI

Cet écrit n'est pour toi d'aucune importance, mon Fiammetto... En quoi veux-tu que cet écrit t'intéresse ? Je te le demande vraiment... Voyons, réfléchis... (*Fiammetto reste immobile.*) Tu ne veux pas me le remettre ?...

FIAMMETTO, *même jeu.*

Non, Monseigneur.

SPARADOZZI

Pourquoi ?

FIAMMETTO, *avec explosion.*

Pourquoi ?... Parce que — j'en ai le pressentiment ! — nous touchons à quelque événement funeste ; parce que cet écrit est la clef de quelque mystère sanglant auquel vous êtes mêlé sûrement, auquel mon frère Spéranza est mêlé sûrement, auquel je suis mêlé moi aussi, peut-être...

Cet homme que vous venez d'assassiner lâchement, je le reconnais, Monseigneur, je l'ai toujours vu dans mes souvenirs, il a joué dans ma vie un rôle fatal, je le jurerais... Entre vous et lui, il y a un secret terrible... Oh ! ne le niez pas, ne le niez pas ! je lis cela sur votre front qui blémit, je lis cela sur vos lèvres qui tremblent, je lis cela dans vos prunelles qui mentent, je lis cela sur votre visage de traître, Monseigneur !

SPARADOZZI

Fiammetto... Fiammetto...

FIAMMETTO, *exalté.*

Vous rendre cet écrit ? Il faudrait, que je sois insensé, Monseigneur ! insensé, entendez-vous ? Tenez, vous me faites horreur ! vous me faites horreur ! Ne demandiez-vous pas tout à l'heure si je vous haïssais... Si je vous hais, Monseigneur ? si je vous hais ? (*Se penchant, le couvant du regard.*) Écoutez : je suis un enfant perdu, sans pays, sans famille — un Zingare. comme on dit, — j'ai grandi, mendiant pieds nus, le long des chemins... Un jour, j'ai voulu mourir : Un ange m'a relevé... J'ai cru un instant que c'était le salut ! (*Amèrement.*) Ah ! Povero ! Je suis un maudit, un réprouvé, moi ! Je porte la peine de quelque crime héréditaire : l'ange s'est envolé et je suis de nouveau resté à terre plus malheureux qu'autrefois, ne

me sentant même plus la force de lutter contre la fatalité...

C'est alors que vous êtes venu, vous ! Après l'ange, le démon : c'est dans l'ordre, Monseigneur ! Que m'avez-vous dit au juste, je ne sais trop... Vous m'avez parlé, je crois, d'honneur, de fortune : « Ne pleure plus... tout changera pour toi... ta famille, je te la rendrai... ton père, je te le montrerai un jour... » L'avez-vous dit, Monseigneur ? l'avez-vous dit ?... Étiez-vous assez lâche, assez infâme ! Tromper un pauvre enfant comme moi... un pauvre enfant qui ne demandait qu'un peu de tendresse !

(*Avec emportement.*) Eh ! oui ! vrai Dieu ! j'ai promis, j'ai juré ce qu'on a voulu ! Pour avoir, moi aussi, une famille, pour embrasser mon père, que n'aurais je pas fait, Monseigneur ? Je vous ai proposé ma vie : (*Avec éclat.*) Vous m'avez demandé mon honneur !

SPARADOZZI

Fiammetto...

FIAMMETTO, *avec une exaltation croissante.*

Ah ! laissez-moi ! laissez-moi ! Je n'ai pas tout dit ! Vous m'écouterez jusqu'au bout !... Tenez ! c'est une horrible chose, Monseigneur ! Quand je songe que j'aurais pu être bon, être doux, moi aussi !... N'ai-je donc pas une âme, comme eux tous ? Est-ce que je n'aime pas le soleil, moi aussi, et les roses, et les flots, et les étoiles, tout ce qui est pur, tout ce qui est grand, tout ce qui est beau ! Est-ce que je n'aurais pas aimé Dieu si l'on m'avait appris à le connaître ! Ah ! j'avais dans le cœur des trésors d'amour, Monseigneur !

On dirait que cela vous étonne de m'entendre vous parler ainsi ?... C'est juste ! j'ai toujours tremblé devant vous ! — Oh ! je sais que vous êtes tout puissant, Monseigneur ! Plus puissant que le Doge sérénissime et le Grand Conseil réunis, je sais que vous êtes de force à les broyer tous, vous, le patricien le plus redoutable de la République, chef du Conseil

des Dix, grand inquisiteur d'État et tyran de Venise ! Qui peut le mieux savoir que moi, pauvre créature dégradée, tour à tour de haillons, de satin ou d'écarlate vêtue, moi, votre espion, votre âme damnée, votre bourreau !

(*Marchant sur lui, effrayant.*) C'est parce que je sais tout cela, Monseigneur, parce que je suis tout cela, parce que vous avez fait de moi — je le sens — l'instrument de quelque effroyable machination, de quelque formidable et ténébreuse vengeance, que je veux vous crier aujourd'hui à la face : Vous êtes un misérable !

— Vous voyez bien, Monseigneur, que je n'ai plus peur de vous !

SPARADOZZI, *froidement.*

Je t'ai laissé causer à ton aise... — A ton tour, tu vas m'écouter ! Oh ! je n'aurai que deux mots à dire, moi, car l'heure presse... Une simple proposition à te faire : Cet envoyé de de Padoue qui t'est si cher — ton frère Spéranza, comme tu l'appelles..

FLAMMETTO

Eh bien ?

SPARADOZZI, *à part.*

Puisse cette ruse réussir ! (*Haut.*) Il est... il est entre mes mains.

FIAMMETTO, *avec un cri.*

Misericordia !

SPARADOZZI, *froidement.*

Je te laisse le choix de son supplice.

FIAMMETTO, *balbutiant.*

Spéranza... Mon frère Spéranza...

SPARADOZZI

Tu connais les Plombs, les Puits, le Canal, la salle de strangulation...

FIAMMETTO, *les bras en avant.*

Assez ! Assez !

SPARADOZZI

Tu sais que je suis obéi aveuglément : un mot à dire... Un signe à faire... Toi seul peux encore le sauver : Remets-moi cet écrit...

FIAMMETTO, *avec angoisse.*

Non... Non... Jamais cela... Jamais ! vous savez bien que ce n'est pas possible... Ce que vous voudrez, Monseigneur... Ce que vous voudrez, mais pas cela... dites-moi, que faut-il faire ?... Je suis prêt à tout... Tenez, tout à l'heure, je vous ai parlé durement... J'ai eu tort... Je le reconnais... J'ai eu tort...
(*Tombant à genoux.*) Il faut avoir pitié... Je ne suis qu'un pauvre enfant... Si je suis violent ainsi, c'est que j'ai beaucoup souffert, beaucoup souffert, croyez-moi... Voyez, je demande grâce... Je suis à vos pieds... Je me traîne à vos genoux, Monseigneur...

SPARADOZZI

Cet écrit ou.. Spéranza !

FIAMMETTO, *se tordant les mains.*

Non... Non... Monseigneur... Vous ne serez pas inflexible... Spéranza ! mon Spéranza ! je l'aime, Monseigneur... C'est lui qui autrefois m'a sauvé, c'est lui qui m'a consolé... l'ange dont je vous parlais tout à l'heure, c'était lui... Spéranza... c'est...

SPARADOZZI, *appelant.*

Jeppo ! (*Un sbire paraît aussitôt, une épée nue à la main.*)

FIAMMETTO, *affolé.*

Ah ! Monseigneur ce que vous faites-là est une chose monstrueuse... plus monstrueuse encore que toutes les autres... Me forcer à trahir le serment fait à un mourant... Rien n'est donc sacré pour vous...

(*Le Sparadozzi le repousse et fait un signe au sbire.*)

FIAMMETTO *se redressant avec un cri.*

Non... Non... Voici...

(*Il tire avec effort le parchemin et le tend au Sparadozzi...*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, SPÉRANZA

SPÉRANZA, *paraissant brusquement au seuil de la taverne.*

Mensonge et imposture !...

FIAMMETTO, *au Sparadozzi — retirant vivement la main.*

Perfide ! (*A Spéranza, avec épouvante.*) Que fais-tu, malheureux ? Que fais-tu ?...

SPÉRANZA, *froidement.*

Je te sauve d'un parjure.

FIAMMETTO

Mais c'est la mort, Spéranza, cet homme est plus cruel qu'un tigre...

SPÉRANZA

La mort ! que m'importe ! J'avais une cause sacrée à servir : mes compagnons sont trahis, emprisonnés... peut-être même exécutés, qui sait !.. La justice des Dix est si prompte !... (*sa voix tremble :*) J'avais un frère adoré... il s'appelait autrefois Fiammetto... on l'appelle aujourd'hui le Gondolier de la mort... Mon frère est mort... je n'ai plus de frère...

(*Sur un geste du Sparadozzi, des sbires entourent Spéranza et l'entraînent. — Le Sparadozzi les précède.*)

FIAMMETTO, *se précipitant, éperdu.*

Spéranza ! parle... Que faut-il faire ?

SPÉRANZA, *disparaissant.*

Expier !

(Fiammetto s'écroule sur les genoux dans l'ombre la tête dans les mains. Un temps...)

SCÈNE XII

CARLOTTO, BATTISTA, REGINELLO, AUTRES GONDOLIERS CONJURÉS. — *Ils descendent tous premier plan, inspectant la place du regard et se regardent ensuite en silence, avec anxiété...*

CARLOTTO, *à voix basse.*

L'inquiétude me mord le cœur, compagnons ! Les patriciens conjurés se sont réunis cette nuit au palais Morghèse. Depuis, aucun n'a reparu... C'est étrange !

REGINELLO

Étrange et inexplicable...

BATTISTA

Santa Madre di Deo ! serait-ce trahison ?

CARLOTTO

Tout est prêt cependant : Nos frères n'attendent plus que le signal...

REGINELLO

Et le peuple ?

CARLOTTO

Le peuple a la haine des Dix et l'amour de Venise ; il marchera !

BATTISTA

En attendant, il danse !

CARLOTTO

Ne fait-il pas mieux que de geindre ? Oublies-tu donc, Battista, que la légèreté et l'insouciance sont nos qualités nationales ? Un vieux proverbe napolitain prétend que les rouges flamboiements du Vésuve n'interrompraient pas, un jour de fête, la saltarelle populaire : — Le peuple de Venise l'emporte sur le peuple de Naples : il danserait sur le volcan lui-même !

REGINELLO, *s'approchant de la taverne.*

Tout est désert... C'était bien ici cependant le lieu du rendez-vous... Que signifie...

BATTISTA, *hochant la tête.*

Le Sparadozzi est un homme puissant !... J'ai vu rôder, ce soir, le vieux tigre, aux abords du palais Morghèse... Derrière lui, comme des ombres...

CARLOTTO

Les sbires ! — Malheur à nous ! Tout serait-il découvert ?

(*Tous se regardent, inquiets, hésitants...*)

PLUSIEURS VOIX, *ensemble.*

Marchons quand même ! — Démence ! — Il nous faut un chef ! — Ce serait folie ! — Nous ne pouvons marcher sans chef ! — Qui sera notre chef ? Nous n'en avons pas...

TOUS, *ensemble, avec anxiété.*

Oui ! qui sera notre chef ?

FIAMMETTO, *s'avançant brusquement — masqué — avec force.*

Moi !

(*Grand mouvement : tous s'écartent et le fixent avec défiance.*)

TOUS

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

FIAMMETTO, *d'une voix vibrante.*

Qui je suis ? Que vous importe ! — D'où je viens ? Demande-t-on au flot qui envahit soudain la lagune d'où il vient ? à la foudre, qui éclate en sillon de feu dans la nue déchirée, d'où elle vient ?

Les patriciens, vos chefs sont arrêtés... Le Doge est asservi... Venise agonise...

Que voulez-vous, compagnons ? Arracher les prisonniers aux griffes terribles du Sparadozzi ? Affranchir le Doge suprême de l'odieuse et sanglante tutelle des Dix ? Rendre à Venise sa sainte liberté, son ancienne splendeur ?

Si tel est votre but, ralliions-nous tous à une aussi juste cause : le salut de la patrie l'exige ! Notre sérénissime République, jadis si enviée et si florissante, n'est-elle pas aujourd'hui menacée, jusque dans son institution,par ceux-là mêmes qui ont pris pour mission de la défendre : Ces monstrueux vieillards, qui, sous le prétexte de sauvegarder ses intérêts, l'épuisent chaque jour dans sa sève ; le masque au visage, se cachent dans l'ombre pour frapper ; font couler sur le même billot le sang rouge du peuple et le sang bleu du patricien, se réunissent en conciliabules nocturnes, décrètent des exécutions, ordonnent des noyades, commandent des enlèvements, combinent des tortures, entretiennent des espions, ont à solde des bourreaux, comme d'autres des soldats, et — terrible et mystérieuse dictature — se font appeler de ce nom exécré e redoutable : le Tribunal des Dix !

TOUS

Mort au Tribunal des Dix ! Mort au Sparadozzi !

CARLOTTO, *avec enthousiasme.*

Garde ton secret, toi qui parles ainsi ! Ton cœur est haut et ton souffle enflammé : nous te suivrons !

BATTISTA, *même jeu.*

Que tu sois le flot qui submerge ou la foudre qui tue : Nous te suivrons !

TOUS

Nous te suivrons : dussions-nous périr !

FIAMMETTO, *avec feu.*

Qu'importe le danger, si la cause est sacrée !

TOUS, *dans un sublime élan.*

Mène-nous donc à la mort !

FIAMMETTO, *d'une voix éclatante.*

A la victoire, compagnons !

(*Ils sortent tous, agitant les armes qu'ils tenaient cachées sous leurs dominos. — La scène reste vide quelques instants.*)

SCÈNE XIII

SPARADOZZI, *seul, avançant à pas lents.*

Enfin, je vous tiens donc tous, cette fois ! (*Avec ironie.*) Votre sainte conjuration, Messeigneurs, qu'est-elle devenue ? A-t-elle seulement existé ? C'est à se le demander à cette heure ! Point n'était besoin de clamer si fort, de jurer sur la tête des saints et les os de vos pères ! Vos flambeaux sont déjà éteints et vos épées rentrées au fourreau ? De par le Diable, Messeigneurs ! vous faites plus d'éclat que de besogne !

Votre sainte conjuration ! (*Riant d'un mauvais rire.*) Elle est morte ! C'est moi qui l'ai tuée ! Faites donc sonner vos cloches à présent ! — Et que m'a-t-il fallu pour cela ?... Peu de chose... J'ai frappé du pied : Aux ténèbres, quelques hommes ont surgi... des hommes ?... Pas même des hommes : des sbires ! — Votre sainte conjuration étouffée dans l'ombre !... J'ai serré un peu la main, à peine, Messeigneurs ! — Votre sainte conjuration écrasée dans l'œuf !

(*Terrible.*) Ah ! c'est que je suis le Sparadozzi !

SCÈNE XIV

SPARADOZZI, MORGHÈSE, *amené par les sbires.*

MORGHÈSE, *entrant. — Aux sbires.*

Où me conduisez-vous ?

SPARADOZZI

A moi ! (*Il fait un signe, les sbires s'éloignent au fond. — Haut.*) Me reconnais-tu, Andréa Morghèse ?

MORGHÈSE, *soutenant son regard.*

Je te reconnais, Iégo Sparadozzi.

SPARADOZZI, *le regardant fixement et d'une voix sourde.*

« Sur la tête encore sanglante de mon allié Falıero,
« je jure de tirer de toi une vengeance éclatante !
« Dans vingt ans, nous nous retrouverons : Je jure de
« te faire alors endurer en une minute toutes les
« angoisses qui peuvent étreindre le cœur d'un homme
« dussé-je à cette œuvre de haine user ma vie, ris-
« quer mon éternité ! »

(*Haut, éclatant.*) Te souviens-tu de ce serment, Andréa Morghèse ?

MORGHÈSE, *avec calme.*

Je m'en souviens, Iégo Sparadozzi.

SPARADOZZI

Le délai que je me suis accordé expire cette nuit... vingt ans sont écoulés... La minute suprême de la vengeance est venue : non pas de la vengeance audacieuse et droite — telle une lame d'épée — qui frappe et tue ! mais la vengeance tortueuse et opiniâtre — tel un poison lent — qui, peu à peu, pénètre, s'infiltre et s'étend implacable et terrible, jusqu'à ce qu'elle atteigne, pour les tordre, les fibres mises à nu et palpitantes du cœur...

MORGHÈSE, *avec un cri d'angoisse involontaire.*

Mon fils... ? Mon fils... ?

SPARADOZZI, *avec un rire satanique.*

Ton fils ?... Tu as deviné que j'allais te parler de ton fils ? Ah ! l'aimes-tu assez éperdûment ce doux fils que je t'ai ravi ?... Lui as-tu — comme dans un temple — tout au fond de ton âme, dressé un autel d'adoration et d'amour ? Le vois-tu passer dans tes rêves, la nuit, ailé de blanc, nimbé d'or, lis hiératique et immaculé, ange de suavité et d'innocence... ? (*Se rapprochant et dardant sur lui ses yeux luisant d'une joie féroce.*) Écoute : Il est à Venise un homme, presque un enfant — des uns disent un démon — tout de rouge vêtu, lui : un homme que chacun redoute, que chacun maudit, un homme que j'ai pris plaisir à façonner moi-même — moi-même, entends-tu ? — que j'ai endurci au mal, que j'ai dressé au meurtre, qui noie, poignarde, étrangle, selon qu'il me plaît, qui est ma chose, ma créature, mon esclave, qui respire le crime comme ton lis la pureté, qui a plus de taches de sang aux mains que ton séraphin n'a de blanches plumes aux ailes...

(*D'une voix sifflante.*) Eh bien ! Cet homme, presque un enfant — ce démon — veux-tu savoir qui il est ?...

MORGHÈSE, *la voix rauque, avec un geste de terreur folle.*

Non... Non... tais-toi...

SPARADOZZI, *lui prenant brusquement le bras.*

Veux-tu savoir ? Eh bien ! cet homme, c'est...

(*A ce moment, les cloches éclatent à toute volée.. Grande rumeur... Coups de feu, sons de trompe, bruits d'armes, lueurs d'incendie, cris de joie, de triomphe :* Ewiva ! Ewiva San Marco ! A mort le Sparadozzi ! Ewiva ! Ewiva !)

SPARADOZZI, *s'arrêtant net, saisi.*

Malédiction ! Les cloches de Saint-Marc ! Qu'est-ce cela ?... Qu'est-ce cela... ? (*Le tumulte redouble et se rapproche.*) Ces lueurs rouges... Ces arquebusades... ces cris de joie... (*Avec terreur.*) A moi !... A moi !...

SCÈNE XV

LES MÊMES, LA FOULE, PUIS COCARONI, BAMBINO.

La scène s'embrase complètement... Entrent en désordre, Carlotto, Battista, Réginello, les gondoliers, pêcheurs, bateliers, gens du peuple, agitant leurs bonnets avec des « Ewiva » joyeux... Au milieu d'eux, Spéranza, Nuova-Croce, San Hieronimo, Parmezza, les patriciens conjurés, tous, l'épée nue, des torches, des flambeaux à la main, et enfin — porté triomphalement sur les épaules, Fiammetto toujours masqué, son domino déchiré, une épée brisée à la main, sanglant, blessé...

TOUS, *entrant.*

Ewiva ! Ewiva San Marco ! Mort au Sparadozzi ! Ewiva notre libérateur, notre sauveur ! Ewiva !

COCARONI ET BAMBINO, *sortant de la taverne, jetant leur bonnet en l'air.*

Ewiva ! Ewiva !

SPÉRANZA.

La victoire est à nous ! Le Grand Conseil a promis l'abolition des Dix ! La prison ducale est en flammes ! Les prisonniers d'État sauvés !

TOUS, *entourant et soutenant Fiammetto qui descend à terre.*

Ewiva !... Ewiva notre libérateur inconnu ! (*Aper-

cevant soudain le Sparadozzi et se ruant sur lui :) Mort ! Mort ! Mort au tyran de Venise ! Mort au Sparadozzi !

(*Tous lèvent leurs armes sur lui.*)

FIAMMETTO, *chancelant, impérieux, se précipite, leur faisant face :*

Que personne ne frappe ! Cet homme m'appartient ! Nul ici n'a le droit de me le disputer ! (*Tous s'écartent — Tirant alors le parchemin scellé de Micaëlo, il le tend à Andréa Morghèse.*) Ceci, Monseigneur, est la confession d'un criminel... Il est mort... Dieu lui fasse charité et miséricorde ! (*Se tournant vers le Sparadozzi.*) A nous deux maintenant, Monseigneur !.., Moi aussi, je vais mourir... déjà mes veines se glacent... mais auparavant il faut que je vous parle... (*Le Sparadozzi fait un mouvement.*) Ah ! laissez-moi ! laissez-moi ! j'ai le droit de parler maintenant !

Écoutez ! je suis vil et infâme, Monseigneur, mais vous êtes encore plus vil et plus infâme que moi ! Voulez-vous que je vous dise, Monseigneur ? Nous formions à nous deux un assemblage exécrable : Vous étiez au haut de l'échelle, moi j'étais au bas... Vous étiez la tête qui dirige, moi le bras qui frappe ! Vous étiez le juge et moi le bourreau ! oui, le bourreau ! et c'est parce que j'étais — parce que je suis le bourreau ! — que vous m'appartenez !

(*Se rapprochant de lui.*) On dirait que ce nom vous fait peur à présent... Oh ! ne reculez pas !... Vous savez que le sang peut rejaillir sur ma livrée d'infamie sans crainte de la souiller... Je vous atteindrai toujours... (*Se retournant brusquement vers la foule.*) Ne demandiez-vous pas tout à l'heure qui j'étais, vous autres ?... Eh bien ! regardez-moi ! (*D'un geste violent il arrache son masque et son domino et apparaît vêtu d'écarlate de la tête aux pieds, le pourpoint et le capuce rouges, la dague de fer à la ceinture — Grand mouvement dans la foule.*)

LES GONDOLIERS, *avec un cri, le reconnaissant :*

Fiammetto !

LES PATRICIENS, *même jeu.*

Mario Marioli !

TOUS, *reculant.*

Le Gondolier de la Mort !!!

FIAMMETTO, *avec un rire terrible.*

Oui, le Gondolier de la Mort ! (*Au Sparadozzi.*) De la Mort ! Les entendez-vous ? Ils ont dit : de la mort ! Allons, à genoux !

SPARADOZZI, *suppliant.*

Grâce... Grâce...

FIAMMETTO, *l'agenouillant de force.*

A genoux ! (*Tirant sa dague — effrayant.*) Je vais te tuer, Monseigneur !

(*Il lève le bras.*)

MORGHÈSE, *se précipitant, le parchemin ouvert à la main*

Arrête, malheureux ! (*Avec épouvante* :) C'est ton père !

(*Tous reculent terrifiés... Le Sparadozzi se relève avec un cri d'horreur... Fiammetto s'arrête, muet, livide, égaré... Son stylet s'échappe... Le sang lui monte aux lèvres, l'étouffant... Il tournoie sur lui-même et s'affaisse lentement à terre... Tous se précipitent.*)

MORGHÈSE, *solennel, lisant à haute voix.*

« Sur mon salut éternel et devant le Christ mort en « croix — pour que ceci me soit compté en expiation « de mes crimes — je jure moi, Micaëlo le bravo, que « le Fiammetto est le fils d'Iégo Sparadozzi, et que « l'enfant remis par moi au batelier de la Brenta et « plus tard au gouverneur de Padoue, n'est autre que « le fils d'Andréa Morghèse... »

SPÉRANZA, *avec un cri.*

Mon père !

MORGHÈSE, *lui ouvrant les bras et pleurant de joie.*

Ah ! mon cœur ne s'était point trompé !

FIAMMETTO, *d'une voix mourante.*

Spéranza... Spé... ranza... frère... pardon... ta main... (*Spéranza s'agenouille, et lui soutenant la tête, le baise au front.*) Dieu bon... Dieu d'amour... Ne me repoussez pas... je meurs... (*Dans un dernier spasme.*) Ah !... Je vous aurais... bien aimé !...

SPARADOZZI, *tombant à genoux et se penchant sur lui.*

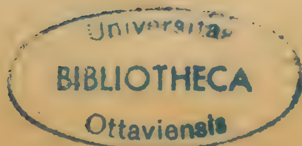
Mon fils ?... (*Fiammetto entr'ouvre sa paupière... sa tête retombe, il expire... Le Sparadozzi se redressant avec un cri de rage impuissante.*) J'avais défié Dieu, et c'est Dieu qui se venge !

MORGHÈSE, *étendant le bras — d'une voix vibrante.*

Dieu ne se venge pas : il punit !

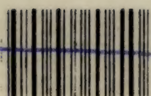
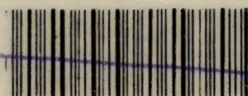
(*La toile tombe.*)

FIN



Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 11 06 11 1